



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



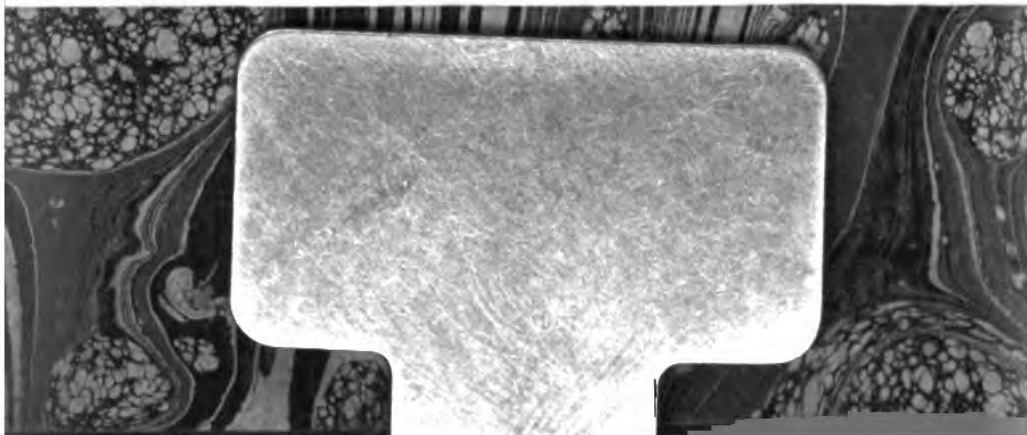


**TAYLOR  
INSTITUTION**

Bequeathed  
by Professor  
**VIVIENNE  
MYLNE**

MYLNE 807

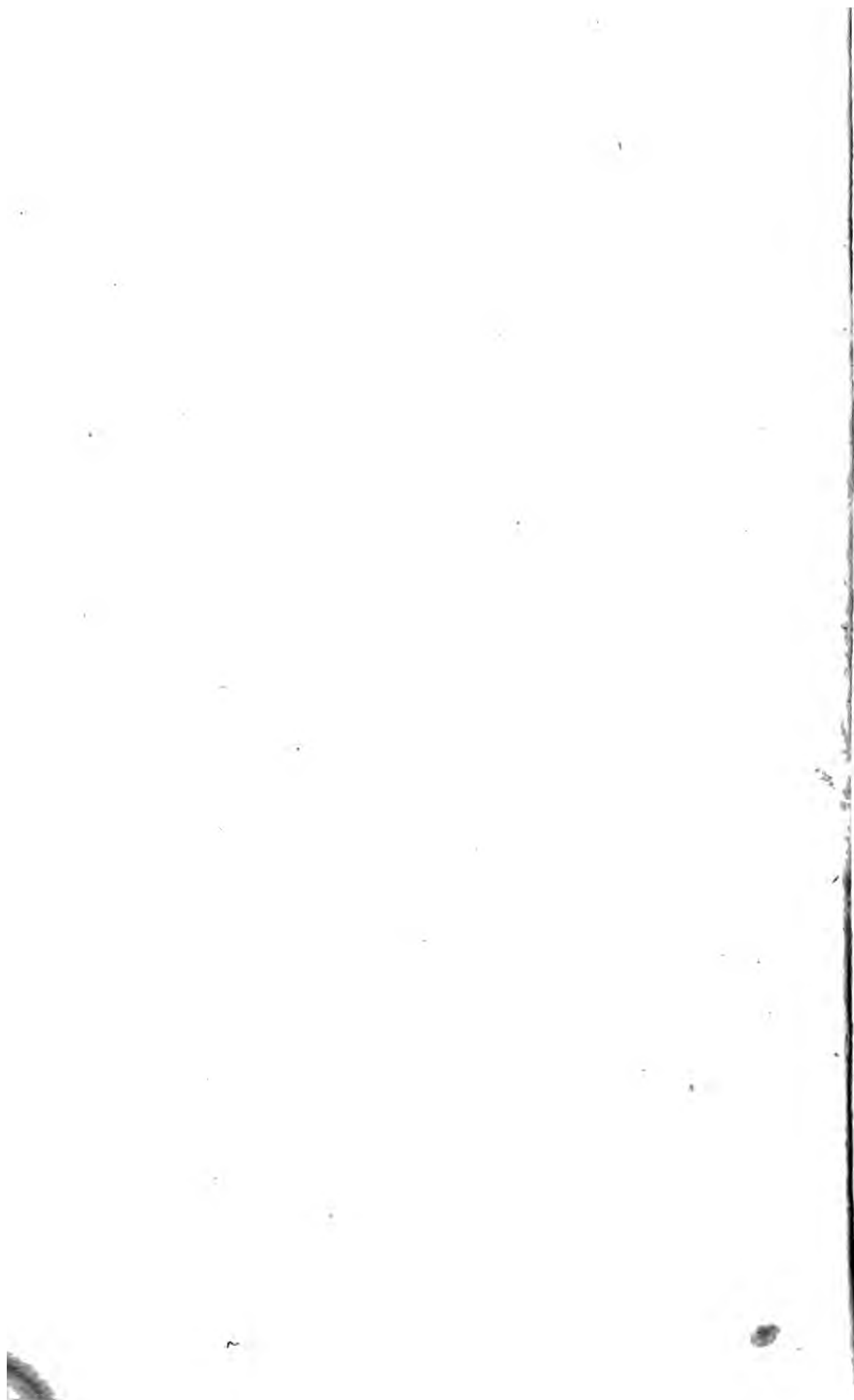
**OXFORD  
1992**





MMF 88,10)

11



PAUL

et

VIRGINIE.

par Jacques-Bernardin-Henri

de Saint-Pierre.

avec figures. —

*...Miseris Succurere disco. Æn. lib. 3.*



de l'imprimerie de Monsieur





TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY  
15 SEP 1992

OF OXFORD  
LIBRARY

---

---

## AVANT-PROPOS.

---

**J**E me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol & des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies & sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers & des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites & des Virgiles, pour que nous en  
A ayons

ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs isles de la mer du Sud ; mais les mœurs de leurs habitans, & encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature, entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entr'autres celle-ci ; que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature & la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assûrer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, & que leur histoire est vraie dans leurs principaux événemens. Ils m'ont  
été

été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'isle de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes ; mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame, qui fréquentoit le grand monde, & des hommes graves, qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caractères si différens ; j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, & c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre

de *Tableau de la Nature*. Heureusement, je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangère ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, & combien je suis dénué de sagacité, de goût & d'expression pour la connoître & la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible essai sous le nom & à la suite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre lui rappelant mon incapacité, le fit toujours ressouvenir de son indulgence.

PAUL

---

## PAUL ET VIRGINIE.

---

**S**UR le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'isle de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. De cette ouverture, on apperçoit sur la gauche, la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'isle, & au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; sur la droite, le chemin qui mene du Port-Louis au quartier des Pamplémousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous

au milieu d'une grande plaine; & plus loin, une forêt, qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'isle. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau un peu sur la droite, le cap malheureux, & au-delà la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques islots inhabités, entr'autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

À l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, & le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les rescifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, & on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, & jusques sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts-bruns, & entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière

rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux & la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, & dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paroissent d'or & de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immense & d'une solitude profonde. Un jour, que j'étois assis au pied de ces cabanes, & que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge, vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste & en long caleçon. Il marchoit nuds-pieds, & s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs, & sa physionomie noble & simple. Je le saluai avec respect. il me rendit mon salut, & m'ayant considéré  
un



un moment, il s'approcha de moi, & vint se  
reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis.  
Excité par cette marque de confiance, je lui  
adressai la parole : " Mon pere," lui dis-  
je, " pourriez-vous m'apprendre à qui ont  
" appartenu ces deux cabanes ?" Il me ré-  
pondit : " Mon fils, ces mesures & ce terrain  
" inculte, étoient habités, il y a environ  
" vingt ans, par deux familles qui y avoient  
" trouvé le bonheur. Leur histoire est  
" touchante ; mais dans cette isle, située sur  
" la route des Indes, quel Européen peut  
" s'intéresser au sort de quelques particu-  
" liers obscurs ? Qui voudroit même y vivre  
" heureux, mais pauvre & ignoré ? Les  
" hommes ne veulent connoître que l'his-  
" toire des grands & des rois qui ne sert à  
" personne." " Mon pere," repris-je, " il  
" est aisé de juger à votre air & à votre  
" discours, que vous avez acquis une grande  
" expérience. Si vous en avez le tems,  
" racontez-moi, je vous prie, ce que vous  
" savez des anciens habitans de ce désert, &  
" croyez que l'homme, même le plus dé-  
" pravé

“pravé par les préjugés du monde, aime à  
 “entendre parler du bonheur que donne la  
 “nature & la vertu.” Alors, comme quel-  
 qu’un qui cherche à se rappeler diverses  
 circonstances, après avoir appuyé quelque  
 tems ses mains sur son front, voici ce que ce  
 vieillard me raconta.

En 1735, un jeune homme de Normandie,  
 appelé M. de la Tour, après avoir sollicité  
 en vain du service en France & des secours  
 dans sa famille, se détermina à venir dans  
 cette isle, pour y chercher fortune. Il avoit  
 avec lui une jeune femme, qu’il aimoit beau-  
 coup, & dont il étoit également aimé. Elle  
 étoit d’une ancienne & riche maison de sa  
 province, mais il l’avoit épousée en secret  
 & sans dot, parce que les parens de sa fem-  
 me s’étoient opposés à son mariage, attendu  
 qu’il n’étoit pas gentilhomme. Il la laissa au  
 Port-Louis de cette isle, & il s’embarqua pour  
 Madagascar, dans l’espérance d’y acheter  
 quelques noirs, & de revenir promptement ici  
 former une habitation. Il débarqua à Mada-  
 gascar, vers la mauvaise saison qui commence  
 à la

à la mi-octobre, & peu de tems après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentiennes qui y règnent pendant six mois de l'année, & qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme restée à l'isle de France, se trouva veuve, enceinte, & n'ayant pour tout bien au monde, qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit nulle recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave, un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une isle presque déserte, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asyle caché, où elle pût vivre seule & inconnue, elle s'ache-  
mina

mina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles & souffrans, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages & les plus déserts ; comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, & comme si le calme de la nature pouvoit apaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoir un à Madame de la Tour, que ne donnent ni les richesses, ni la grandeur ; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeueroit une femme vive, bonne & sensible ; elle s'appelloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, & qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avoit promis de l'épouser ; mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle & refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte.

enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, & à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre & honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots, de sa condition passée & de ses besoins présents. Marguerite, au récit de Madame de la Tour, fut émue de pitié, & voulant mériter sa confiance, plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. " Pour moi," dit-elle, " j'ai mérité mon sort. Mais vous, Madame, — vous sage & malheureuse !" Et elle lui offrit, en pleurant, sa cabane & son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un  
accueil

accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras : “ Ah ! Dieu veut finir mes peines, “ puisqu’il vous inspire plus de bonté envers “ moi, qui vous suis étrangère, que jamais “ je n’en ai trouvé dans mes parens.”

Je connoissois Marguerite ; & quoique je demeure à une lieue & demie d’ici, dans les bois, derrière la montagne longue, je me regardois comme son voisin. Dans les villes d’Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d’une même famille de se réunir pendant des années entières ; mais dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins, ceux dont on n’est séparé que par des bois & par des montagnes. Dans ce tems-là, sur-tout, où cette isle faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d’amitié & l’hospitalité envers les étrangers, un devoir & un plaisir. Lorsque j’appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d’être utile à l’une & à l’autre. Je trouvai, dans Madame de la Tour, une personne d’une figure intéressante, pleine de

noblesse & de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, & sur-tout pour empêcher l'établissement de quelqu'autre habitant, de partager entr'elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage ; j'en formai deux portions à-peu-près égales. L'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuage, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, & qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches & de ravins, qu'à peine on y peut marcher. Cependant, il produit de grands arbres, & il est rempli de fontaines & de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure, qui s'étend le long de la rivière des Lataniers, jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière

vière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques li-  
sières de prairies, & un terrain assez uni,  
mais qui n'est guères meilleur que l'autre ;  
car dans la saison des pluies, il est maréca-  
geux, & dans les sécheresses, il est dur com-  
me du plomb. Quand on y veut alors ouvrir  
une tranchée, on est obligé de le couper avec  
des haches. Après avoir fait ces deux par-  
tages, j'engageai ces deux dames à les tirer  
au sort. La partie supérieure échut à Ma-  
dame de la Tour, & l'inférieure à Margue-  
rite. L'une & l'autre furent contentes de  
leur lot ; mais elles me prièrent de ne pas  
séparer leur demeure, afin, me dirent-elles,  
que nous puissions toujours nous voir, nous  
parler & nous entr'aider. Il falloit cepen-  
dant à chacune d'elles une retraite particu-  
lière. La case de Marguerite se trouvoit au  
milieu du bassin, précisément sur les limites  
de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur  
celui de Madame de la Tour, une autre case ;  
en sorte que ces deux amies étoient à la fois  
dans le voisinage l'une de l'autre, & sur la



propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des palissades dans la montagne ; j'ai apporté des feuilles de Lataniers des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant, ni porte, ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le tems qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces déserts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée que Madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. “ Elle sera  
“ vertueuse,” dit-elle, “ & elle sera heu-  
“ reuse. Je n'ai connu le malheur, qu'en  
“ cessant de l'être.”

Lorsque Madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencerent à être de quelque rapport, à l'aide  
des

des soins que j'y donnois de tems en tems, mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir Iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience & un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations, les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, & il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil & du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, & au pied des roches, des giraumonts, des courges & des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs, des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines où leur grain est petit, mais excellent ; le long de la rivière & autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, & enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis & ceux de ses bonnes

maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, & casser des roches çà & là dans les habitations pour en applanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence & activité, parce qu'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite, & il ne l'étoit guère moins à Madame de la Tour, à la négresse de laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme qui s'appelloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autres celle de faire des paniers & des étoffes appellées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre, & surtout très-fidelle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, & d'aller de tems en tems vendre au Port-Louis, le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfans, & un gros chien, qui veilloit la nuit au-dehors, vous aurez une idée de tout le revenu & de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien & à celui de leurs familles ; mais d'ailleurs, elles étoient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nuds-pieds dans leur habitation, & ne portoient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la messe à l'église des Pamplémousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avoient un peu à souffrir au-dehors, elle rentroient chez-elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie & Domingue les appercevoient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplémousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles,

elles, la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, & des serviteurs pleins de zèle & d'affection. Elles mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne, & de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

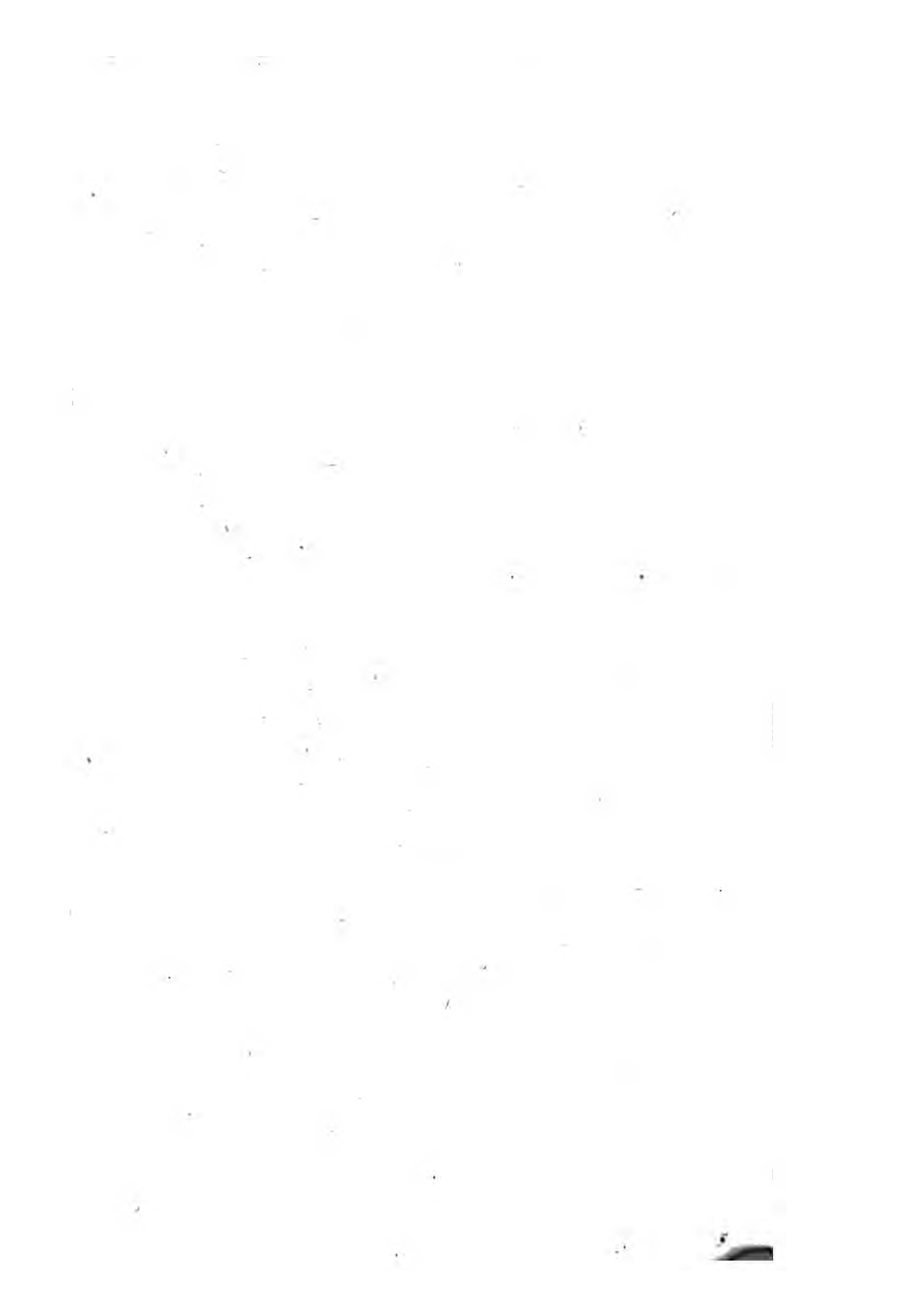
Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, & à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. " Mon amie," disoit Madame de la Tour, " chacune de nous aura deux enfans,  
" &

“ & chacun de nos enfans aura deux meres.”  
Comme deux bourgeons, qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d’eux, détaché du tronc maternel est greffé sur le tronc voisin ; ainsi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils & de fille, de frere & de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà leurs meres parloient de leur mariage sur leurs berceaux, & cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer ; l’une se rappelloit que ses maux étoient venus d’avoir négligé l’hymen, & l’autre, d’en avoir subi les lois ; l’une, de s’être élevée au-dessus de sa condition, & l’autre, d’en être descendue ; mais elles se consoloient, en pensant qu’un jour leurs enfans plus heureux, jouiroient à la fois, loin des  
cruels

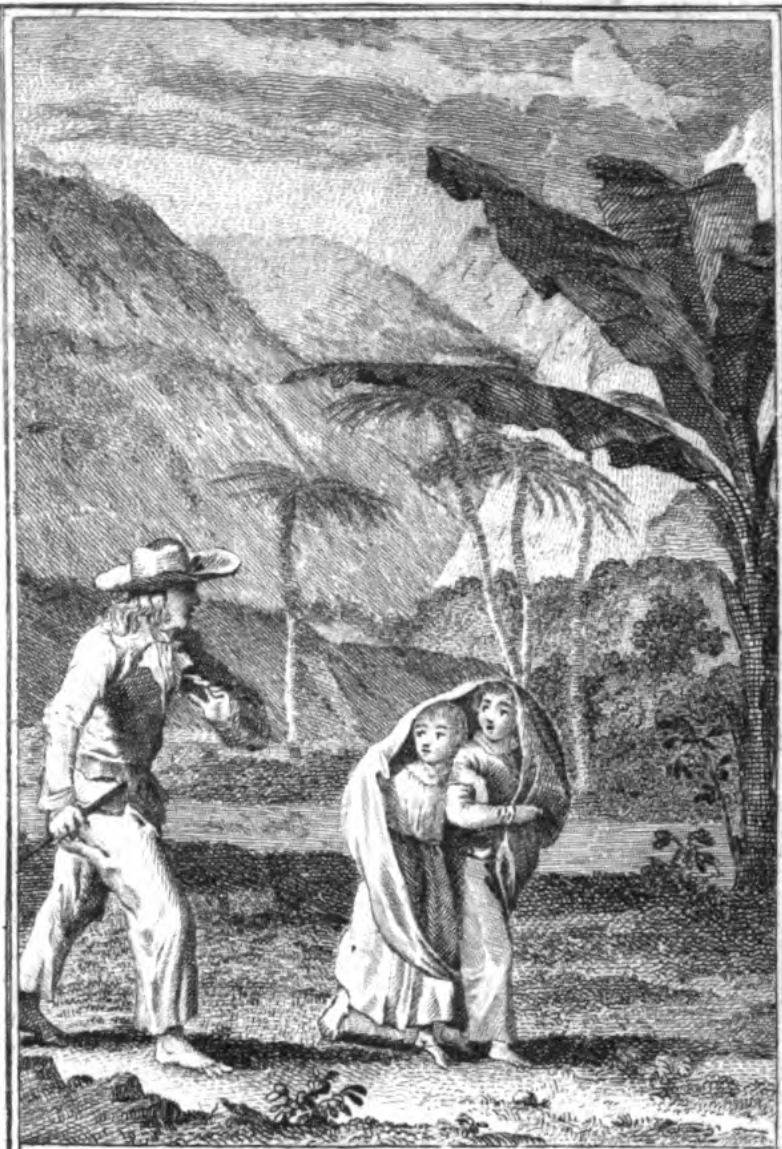
cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour & du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoit déjà. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montrait Virginie : à sa vue, il sourioit & s'appaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimuloit aussi-tôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les visse tous deux, tout nuds, suivans la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains & sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer : elles les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, & endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent  
ceux







PAUL & VIRGINIE. (*Voyez Pages 21 et 22*)

*J.M. Moreau le f. inv.*

*G. Barrett sc.*

ceux de frere & de sœur. L'enfance, qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre fut du ressort de Virginie, & ses travaux étoient toujours suivis des louanges & des baisers de son frere. Pour lui, toujours en action, il béchoit le jardin avec Domingue, ou une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois ; & si dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'une arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour, que je descendois du sommet de cette montagne, j'apperçus à l'extrémité du jardin, Virginie, qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une

d'une

d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, & m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presqu'en entier de la même couverture, riant l'un & l'autre d'être ensemble à l'abri, sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappellèrent les enfans de Lédæ, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire & de s'entr'aider. Au reste, ils étoient ignorans comme des Créoles, & ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des tems reculés & loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendoit pas au déla de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur isle, & ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle, & celle de leurs meres, occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles, n'avoient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis

plis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez-eux étant commun ; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats ; chez-eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer, & s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières, par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes, & un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs meres tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, & rentroit dans la maison pour préparer le déjeuner : bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette en-

ceinte, Marguerite & son fils se rendoient chez Madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une prière suivie du premier repas ; souvent ils le prenoient devant la porte assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, & du linge de table dans leurs feuilles longues & lustrées. Une nourriture saine & abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, & une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté & le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans : déjà sa taille étoit plus qu'à demiformée ; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête ; ses yeux bleus, & ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit ; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême & même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul on voyoit déjà se développer en

lui

lui le caractère d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, & ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs cils, qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il devenoit tranquille, & alloit s'asseoir auprès d'elle; souvent leur repas se passoit sans qu'ils se disent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nuds, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards, qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, & qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, & l'amitié par des paroles.

Cependant, Madame de la Tour, voyant

sa fille se développer avec tant de charmes, sentoît augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : “ Si je  
“ venois à mourir, que deviendroit Virginie  
“ sans fortune ?”

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille & dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours, lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrêmité qu'elle fut réduite. Mais devenue mere, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, & l'embarras où elle se trouvoit loin de son pays, dénuée de support, & chargée d'un enfant. Elle, qui étoit d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, & de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie.

Mais

Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1746, à l'arrivée de M. de la Bourdonaye, Madame de la Tour apprit que ce nouveau gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa nièce, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin ; que les passions portoient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiement de Dieu ; qu'elle avoit bien fait de passer aux isles, plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle étoit, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vé-



rité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité ; mais quoiqu'elle fût très-riche, & qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide, & à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par *post-scriptum*, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonaye. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur, sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt & sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonaye prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation & de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes. “ Je verrai ;—nous  
 “ verrons ;—avec le tems—il y a bien des  
 “ malheureux.

“ malheureux.—Pourquoi indisposer une  
 “ tante respectable?—C’est vous qui avez  
 “ tort.”

Madame de la Tour retourna à l’habitation, le cœur navré de douleur & plein d’amertume. En arrivant, elle s’assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, & dit à son amie : “ Voilà le fruit d’onze ans de patience.” Mais comme il n’y avoit que Madame de la Tour, qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, & en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : “ Qu’avons-nous besoin de tes  
 “ parens? Dieu nous a-t-il abandonnés?  
 “ C’est lui seul qui est notre pere. N’avez-vous pas vécu heureuses jusqu’à ce  
 “ jour? Pourquoi donc te chagriner? Tu  
 “ n’as point de courage.” Et voyant Madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, & la serrant dans ses bras : “ Chère  
 “ amie,” s’ecria-t-elle, “ chère amie!” Mais ses propres sanglots étoufferent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressoit

pressoit alternativement les mains de sa mere & celles de Marguerite contre sa bouche & contre son cœur; & Paul, les yeux enflammés de colere, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue & Marie accoururent, & l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : “ Ah, “ Madame !—ma bonne maîtresse !—ma “ mere !—ne pleurez pas.” De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de Madame de la Tour. Elle prit Paul & Virginie dans ses bras, & leur dit, d'un air content : “ Mes enfans, vous êtes cause de ma “ peine, mais vous faites toute ma joie. “ Oh ! mes chers enfans, le malheur ne “ m'est venu que de loin; le bonheur est “ autour de moi.” Paul & Virginie ne la comprirent pas; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, & se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuèrent tous à être heureux, & ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se dévelop-  
poit

poit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs meres étant allées à la première messe à l'église des Pamplémousses, une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, & n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpilliere autour des reins. Elle se jetta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeuner de la famille, & lui dit : “ Ma jeune  
 “ demoiselle, ayez pitié d'une pauvre es-  
 “ clave fugitive ; il y a un mois que j'erre  
 “ dans ces montagnes, demi-morte de faim,  
 “ souvent poursuivie par des chasseurs &  
 “ par leurs chiens. Je fuis mon maître,  
 “ qui est un riche habitant de la rivière  
 “ Noire. Il m'a traitée comme vous le  
 “ voyez.” En même-tems, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta : “ Je voulois aller me noyer ;  
 “ mais sachant que vous demeuriez ici, j'ai  
 “ dit : Puisqu' il y a encore de bons blancs  
 “ dans ce pays, il ne faut pas encore mou-  
 “ rir.”

“rir.” Virginie, toute émue, lui répondit :  
“Rassurez-vous, infortunée créature ! Man-  
“gez, mangez ;” & elle lui donna le dé-  
jeuné de la maison, qu’elle avoit apprêté.  
L’esclave, en peu de momens, le dévora  
tout entier. Virginie, la voyant rassasiée,  
lui dit : “Pauvre misérable ! j’ai envie  
“d’aller demander votre grace à votre maî-  
“tre ; en vous voyant, il sera touché de  
“pitié. Voulez vous me conduire chez  
“lui ?” “Ange de Dieu,” repartit la né-  
“gresse, je vous suivrai par-tout où vous  
“voudrez.” Virginie appella son frere, &  
le pria de l’accompagner. L’esclave ma-  
ronne les conduisit par des sentiers, au mi-  
lieu des bois, à travers de hautes montagnes,  
qu’ils grimpèrent avec bien de la peine, &  
de larges rivières qu’ils passèrent à gué.  
Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent  
au bas d’un morne, sur les bords de la ri-  
vière Noire. Ils apperçurent là une maison  
bien bâtie, des plantations considérables, &  
un grand nombre d’esclaves occupés à  
toutes sortes de travaux. Leur maître se  
promenoit

promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche, & un rotin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés & aux sourcils noirs & joints. Virginie, toute emuë, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, & le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelque pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, & qu'il eût entendu le doux son de sa voix qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, & levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussi-tôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, & Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du  
morne

morne par où ils étoient descendus, & parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre accablés de lassitude, de faim & de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : “ Ma sœur, il est plus de midi ; “ tu as faim & soif ; nous ne trouverons “ point ici à diner ; redescendons le morne, “ & allons demander à manger au maître “ de l'esclave.” “ Oh non, mon ami,” reprit Virginie, “ il m'a fait trop de peur. Sou- “ viens-toi de ce que dit quelquefois ma- “ man : le pain du méchant remplit la “ bouche de gravier.” “ Comment ferons- “ nous donc ?” dit Paul. “ Ces arbres ne pro- “ duisent que de mauvais fruit. Il n'y a pas “ seulement ici un tamarin ou un citron “ pour te rafraîchir.” “ Dieu aura pitié de “ nous,” repartit Virginie ; “ il exauce la voix “ des petits oiseaux, qui lui demandent de “ la nourriture.” A peine avoit-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source, qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, & après s'être désaltérés avec

ses eaux plus claires que le crystal, ils cueillirent & mangerent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté & d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie apperçut parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles, est un fort bon manger ; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens ; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, & Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n'avoit point de briquet, & d'ailleurs dans cette isle si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, & souvent les inventions les plus utiles, ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut

D

d'allumer



d'allumer du feu à la maniere des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien seche qu'il assujettit sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également seche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, & le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du choccolat, en peu de momens, il vit sortir du point de contact de la fumée & des étincelles. Il ramassa des herbes seches & d'autres branches d'arbres, & mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses & piquantes. Virginie & lui mangerent une partie de ce chou crue, & l'autre cuite sous la cendre, & ils les trouverent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par  
le

le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin ; mais cette joie étoit troublée par inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs meres. Virginie revenoit souvent sur cet objet ; cependant Paul qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après-dîné, ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie : “ Notre case  
 “ est vers le soleil du milieu du jour ; il faut  
 “ que nous passions, comme ce matin, par  
 “ dessus cette montagne que tu vois là-bas  
 “ avec ses trois pitons. Allons, marchons,  
 “ mon amie.” Cette montagne étoit celle des trois Mamelles,\* ainsi nommée, par ce

D z

que

\* Il y beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, & qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles ; car ce sont d'elles que découlent beaucoup de rivières & de ruisseaux qui répandent

que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la rivière Noire du côté du nord, & arriverent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'isle toute couverte de forêts est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières & de ces montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de rocher. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, & passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. " N'aie pas peur, " lui disoit-il; je me sens bien fort avec toi.

pandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, & elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

“ Si

“ Si l’habitant de la rivière Noire t’avoit  
 “ refusé la grace de son esclave, je me serois  
 “ battu avec lui. Comment, dit Virginie,  
 “ avec cet homme si grand & si méchant ?  
 “ A quoi t’ai-je exposé ? Mon Dieu ! qu’il  
 “ est difficile de faire le bien ! il n’y a que  
 “ le mal de facile à faire.” Quand Paul fut  
 sur le rivage, il voulut continuer sa route  
 chargé de sa sœur, & il se flattoit de monter  
 ainsi la montagne des trois Mamelles, qu’il  
 voyoit devant lui à une demi-lieue de-là ;  
 mais bientôt les forces lui manquèrent, & il  
 fut obligé de la mettre à terre & de se repo-  
 ser auprès d’elle. Virginie lui dit alors :  
 “ Mon frère, le jour baisse ; tu as encore  
 “ des forces, & les miennes me manquent ;  
 “ laisse-moi ici, & retourne seul à notre  
 “ case, pour tranquilliser nos mères. Oh !  
 “ non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si  
 “ la nuit nous surprend dans ce bois, j’al-  
 “ lumerai du feu, j’abatterai des palmistes, tu  
 “ en mangeras le chou, & je ferai avec ses  
 “ feuilles un ajoupa pour te mettre à l’abri.”  
 Cependant Virginie s’étant un peu reposée,

cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang ; car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chauffer. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, & se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, & de l'autre sur son frère.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres & l'épaisseur de leur feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des trois Mamelles sur laquelle ils se dirigeoient, & même le soleil qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quitterent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alois, & ils se trouverent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes & de roches, qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, & se mit  
à courir

à courir ça & là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des trois Mamelles ; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées ; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil ; un profond silence régnoit dans ces solitudes, & on n'y entendoit d'autre bruit que le brame ment des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force : “ Venez, venez au secours de Virginie ! ” Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, & répétèrent à plusieurs reprises : “ Virginie, ... Virginie. ”

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue & de chagrin ; il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais

il

il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, il se mit à pleurer. Virginie lui dit : “ Ne pleure  
 “ point, mon ami, si tu ne veux m'accabler  
 “ de chagrin. C'est moi qui suis la cause  
 “ de toutes tes peines, & de celles qu'éprou-  
 “ vent maintenant nos mères. Il ne faut  
 “ rien faire, pas même le bien sans consul-  
 “ ter ses parens. Oh ! j'ai été bien impru-  
 “ dente !” & elle se mét à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : “ Prions Dieu,  
 “ mon frère, & il aura pitié de nous.” A peine avoient-ils achevé leur priere, qu'ils entendirent un chien aboyer. “ C'est, dit  
 “ Paul, le chien de quelque chasseur, qui  
 “ vient le soir tuer des cerfs à l'affût.” Peu après, les aboiemens du chien redoublerent.  
 “ Il me semble, dit Virginie, que c'est Fi-  
 “ dèle, le chien de notre case. Oui, je re-  
 “ connois sa voix : serions-nous si près d'ar-  
 “ river, & au pied de notre montagne ?” En effet, un moment après, Fidèle étoit à  
 leurs

leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant & les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens & “ O mes jeunes maîtres, leur dit-  
 “ il, que vos mères ont d'inquiétudes! com-  
 “ me elles ont été étonnées, quand elles ne  
 “ vous ont plus trouvés au retour de la messe  
 “ où je les accompagnois! Marie, qui tra-  
 “ vailloit dans un coin de l'habitation, n'a  
 “ su nous dire où vous étiez allés. J'allois,  
 “ je venois autour de l'habitation, ne sachant  
 “ moi-même de quel côté vous chercher.  
 “ Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un &  
 “ à l'autre,\* je les ai fait flairer à Fidèle, &  
 “ sur le champ, comme si ce pauvre animal

\* Ce trait de sagacité du noir Domingue & de son chien Fidèle, ressemble beaucoup à celui du sauvage Téwenissa & de son chien Oniah, rapporté par M. de Crevecœur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé : *Lettres d'un Cultivateur Américain.*

“ m'eût



“ m’eût entendu, il s’est mis à quêter sur  
“ vos pas. Il m’a conduit, toujours en re-  
“ muant la queue, jusqu’à la rivière Noire.  
“ C’est-là où j’ai appris d’un habitant, que  
“ vous lui aviez ramené une négresse ma-  
“ ronne ; & qu’il vous avoit accordé sa grace.  
“ Mais quelle grace ! il me l’a montrée  
“ attachée, avec une chaîne au pied, à un  
“ billot de bois & avec un collier de fer à  
“ trois crochets autour du cou. De-là, Fi-  
“ dèle toujours quêtant, m’a mené sur le  
“ morne de la rivière Noire, où il s’est ar-  
“ rêté encore, en aboyant de toute sa force.  
“ C’étoit sur le bord d’une source, auprès  
“ d’un palmiste abattu, & près d’un feu qui  
“ fumoit encore : enfin, il m’a conduit ici.  
“ Nous sommes au pied de la montagne des  
“ trois Mamelles, & il y a encore quatre  
“ bonnes lieues jusques chez nous. Allons,  
“ mangez & prenez des forces.” Il leur  
présenta aussi-tôt un gâteau, des fruits, &  
une grandealebasse remplie d’une liqueur  
composée d’eau, de vin, de jus de citron, de  
sucre & de muscade, que leurs mères avoient  
préparée

préparée pour les fortifier & les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, & des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : “ Oh qu'il est difficile de faire le bien ! ” Pendant que Paul & elle se rafraîchissoient. Domingue prit un morceau de bois du feu, & ayant cherché dans les broussailles un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde & qui brûle tout verd, en jettant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul & Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés & tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de-là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. “ Où est le temps, leur disoit-il, où je vous portois tous deux à la fois dans mes bras ? mais maintenant vous êtes grands, & je suis vieux. ” Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons se fit voir à vingt pas de-là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul & de Virginie,

Virginie, leur dit : “ Bons petits blancs,  
“ n’ayez pas peur ; nous vous avons vu pas-  
“ ser ce matin avec une négresse de la rivière  
“ Noire ; vous alliez demander sa grace à  
“ son mauvais maître. En reconnoissance,  
“ nous vous reporterons chez vous sur nos  
“ épaules.” Alors il fit un signe, & quatre  
noirs marons des plus robustes firent aussitôt  
un brancard avec des branches d’arbre & des  
lianes, y placèrent Paul & Virginie, les mi-  
rent sur leurs épaules, & Domingue marchant  
devant eux avec son flambeau, ils se mirent  
en route, aux cris de joie de toute la troupe  
qui les combloit de bénédictions. Virginie  
attendrie, disoit à Paul : “ Oh, mon ami !  
“ jamais Dieu ne laisse un bienfait sans ré-  
“ compense.”

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au  
pied de leur montagne, dont les croupes  
étoient éclairées de plusieurs feux. A peine  
ils la montoient, qu’ils entendirent des voix  
qui criaient : “ Est-ce vous, mes enfans ?”  
Ils répondirent, avec les noirs : “ Oui, c’est  
nous !” & bientôt ils apperçurent leurs mères

&amp;

& Marie qui venoient au-devant d'eux avec des tisons flamboyans. Malheureux enfans, " dit madame de la Tour, d'où venez-vous ? " dans quelles angoisses vous nous avez jet-  
 " tées ! Nous venons, dit Virginie, de la  
 " rivière Noire, demander la grace d'une  
 " pauvre esclave maronne, à qui j'ai donné  
 " ce matin le déjeuner de la maison, parce  
 " qu'elle mourait de faim ; & voilà que les  
 " noirs marons nous ont ramenés." Madame  
 de la Tour embrassa sa fille, sans pouvoir  
 parler ; & Virginie, qui sentit son visage  
 mouillé des larmes de sa mère, lui dit :  
 " Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert ! " Marguerite, ravie de joie, serroit Paul dans ses bras, & lui disoit : " Et toi  
 " aussi, mon fils, tu as fait une bonne ac-  
 " tion." Quand elles furent arrivées dans  
 leur case avec leurs enfans, elles donnèrent  
 bien à manger aux noirs marons, qui s'en  
 retournèrent dans leurs bois, en leur souhai-  
 tant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un  
 jour de bonheur & de paix. Ni l'envie, ni  
 E l'ambition

l'ambition ne les tourmentoient. Elle ne desiroient point au-dehors une vaine réputation que donne l'intrigue & qu'ôte la calomnie. Il leur suffisoit d'être à elles mêmes leurs témoins & leurs juges. Dans cette isle, où comme dans toutes les colonies Européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus & même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant demandoit sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitans de la plaine ; " Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces " petites cases ? " Ceux-ci répondoient, sans les connoître : " Ce sont de bonnes gens." Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations, la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté, car il est impossible de ne pas haïr les hommes, si on les croit méchans ; & de vivre avec les méchans, si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences

parences de bienveillance. Ainsi la médian-  
 sance nous oblige d'être mal avec les autres  
 ou avec nous mêmes. Mais, sans juger les  
 hommes en particulier, elle ne s'entrenoient  
 que des moyens de faire du bien à tous en  
 général, & quoiqu'elles n'en eussent pas le  
 pouvoir, elles en avoient une volonté perpé-  
 tuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance  
 toujours prête à s'étendre au-dehors. En vi-  
 vant donc dans la solitude, loin d'être sau-  
 vages, elles étoient devenues plus humaines.  
 Si l'histoire scandaleuse de la société ne four-  
 nissoit point de matière à leurs conversations  
 celle de la nature les remplissoit de ravisse-  
 ment & de joie. Elles admiroient avec tran-  
 sport le pouvoir d'une Providence qui, par  
 leurs mains, avoit répandu au milieu de ces  
 arides rochers, l'abondance, les graces, les  
 plaisirs purs, simples & toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste  
 & plus intelligent que les Européens à quinze,  
 avoit embelli ce que le noir Dominique ne fai-  
 soit que cultiver. Il alloit avec lui, dans les  
 bois voisins, déraciner de jeunes plantes de

citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau verd, & d'attiers dont le fruit est plein d'une crème sucrée, qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les chrystaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches formé en colonne hérissée de melons verds, porte un chapiteau de larges feuilles, semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins & des noyaux de badamiers, de manguiers, d'ananas, de goyaviers, de jacqs & de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître, de l'ombrage & des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusques dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge,

les

les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, & sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà & là, le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup-d'œil. Il avoit planté au-milieu de ce bassin, les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, & enfin, les grands arbres qui en bordoient la circonférence ; de sorte que ce vaste enclos paroissoit de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits & de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, & des champs de riz & de bled. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les semences sont volatilles, & sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, & chaque site recevoit de son végétal



sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers, formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers, & l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plûpart aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérite, nous l'aidons tous de nos conseils & de nos secours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, & dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré partie des lieux les plus raboteux, & accordé par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, & les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarasse maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette isle, il avoit formé ça & là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre & des racines de rosiers, de poincillades

&

& d'autres arbrisseaux qui se p'laient dans les roches. En peu de temps, ces pyramides sombres & brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là étoit une moisson; ici un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelassé de lianes, on ne distinguoit au plein midi aucun objet: sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos; avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, où qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, & jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum  
des

des fleurs, du murmure des fontaines, & des dernières harmonies de la lumière & des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appelloit la **DECOUVERTE DE L'AMITIE**. Paul & Virginie dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut dequel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'appercevoient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors, qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, & s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul; & que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux,

lieux, ont senti, pensé & souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, & lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul & de Virginie, ces vers d'Horace :

. . . . Fratres Helenæ, lucida sidera,  
Ventorumque regat pater.  
Obstrictis aliis, præter iapyga.

“ Que les frères d'Hélène, astres char-  
“ mans comme vous, & que le père des vents  
“ vous dirigent, & ne fassent souffler que le  
“ zéphyre.”

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un talamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois, pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus & ille deos qui novit agrestres !

“ Heureux, mon fils ; de ne connoître  
“ que les divinités champêtres !”

Et

Et cet autre au-dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée.

*At securâ quies, & nescia fallere vita.*

“ Ici est une bonne conscience, & une  
“ vie qui ne sait pas tromper.”

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin ; elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long & trop savant. “ J'eusse mieux aimé, ajoutoit-elle : *TOUJOURS AGITEE, MAIS CON-  
“ STANTE.* Cette devise, lui repondis-je, “ conviendrait encore mieux à la vertu.”  
Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnoit, Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers & de bananiers plantés en rond, autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie & Paul alloient quelquefois danser, se nommoit *LA CONCORDE.* Un  
vieux

vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour & Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appelloit **LES PLEURS ESSUYÉES**. Elles faisoient porter les noms de **BRETAGNE** & de **NORMANDIE**, à de petites portions de terre où elles avoient semé du bled, des fraises & des pois. Domingue & Marie desirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelloient **ANGOLA** & **FOULLE-POINTE**, deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, & où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, & en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, & qui, semblable à un champ de la Grece, n'offre plus que des ruines & des noms touchans,

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appelloit

appelloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher, la DECOUVERTE DE L'AMITIE, est un enfoncement, d'où sort une fontaine, qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit, servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles ; l'un se nommoit l'arbre de Paul, & l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion ; que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà, ils entrelaçoient leurs palmes, & laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au dessus du-bassin de la fontaine.

fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns & humides, rayonnoient en étoiles vertes & noires, de larges capillaires & flottoient au gré des vents, des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un verd pourpré. Près de-là, croissoient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, & des pimons dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume dont les feuilles sont en cœur, & les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne, pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites p̄aisibles, y venoient passer la nuit. Au cōcher du soleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau & l'alouette marine; & au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau



blanc du tropique, qui abondonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorés d'une pompe à la fois magnifique & sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, & se tenir en l'air sur une de ses corniches, comme sur un pedestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine, des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères & les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, & vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs & de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons : des perruches vertes comme des émeraudes, descendoient

descendoient des lataniers voisins ; des perdrix accouroient sous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul & elle, s'amusoient avec transport, de leurs jeux, de leurs appétits & de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois dans ce lieu, vos mères vous serrant dans leurs bras, bénissoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, & de vous voir entrer dans la vie, sous de si heureux auspices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananiers, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grénades, de bananes, d'attes, d'ananas, offroient à la fois, les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies & les sucs les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce & aussi  
innocente

innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour & de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes ; là, on étoit mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage ; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passoient le jour tous ensemble dans la case, maîtres & serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe & des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches, & auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de bled, & des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite & par sa mère, y préparoit des sorbets & des cordiaux, avec le jus des cannes à sucre, des citrons & des cédras.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe ; ensuite, madame de la Tour, ou Marguerite racontotent quelques histoires  
de,

de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jetté par la tempête sur les rochers d'une isle déserte. A ces récits, les ames sensibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoiént pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoiént au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à ~~l'avis~~ <sup>l'avis</sup> des vents, qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau Testament. Ils raisoiént peu sur ces livres sacrés ; car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, & leur morale toute en  
action,

action, comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs & d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, & tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante & amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême, les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, & d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes & dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissoit triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, & l'enlevoient aux pensées amères, plus par des sentimens que par des réflexions, Chacun y employoit son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive ;

vive ; madame de la Tour, une théologie douce ; Virginie, des caresses tendres ; Paul, de la franchise & de la cordialité. Marie & Domingue même, venoient à son secours. Ils s'affligoient, s'ils le voyoient affligé, & ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainsi, des plantes foibles s'entrelacent ensemble, pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher la-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire connoissance avec ces familles si unies, & de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté & respect, persuadées que les gens puissans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisans, & qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes & mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitoient pas avec moins de soin, l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médisans

médisans & grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, & auprès des autres pour fières ; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligeantes, sur-tout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches & la confiance des pauvres.

Après la messe, on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée, qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mère malade, dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles, quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, & elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à bannir les peines de l'esprit si intolérables dans la solitude & dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade en l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de-là, les yeux humides  
de

de larmes, mais le cœur rempli de joie ; car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remèdes nécessaires aux malades, & qui les leur présentoit avec une grace ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la montagne longue, jusques chez moi, où je les attendois à diner, sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens, par ces douces & cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guere ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ses rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres



huîtres & des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large, venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les recifs, au-devant des lames, puis à leur approche, il fuyoit sur le rivage, devant leur grandes volutes écumauses & mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la grève. Mais, Virginie, à cette vue, jettoit des cris perçans, & disoit que ces jeux-là lui faisoient grand-peur.

Nos repas étoient suivis des chants & des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, & les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutoit avec Paul, une pantomime. La pantomime est le premier

mier langage de l'homme ; elle est comme de toutes les nations. Elle est si naturelle & si expressive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginiese rappelant dans les lectures que lui faisoit sa mère, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête. Elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue & Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, & feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, & en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même-temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, & j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage,

Une

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve & pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue & Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà & là, sur leurs pas, quelques épis de bled. Paul imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit ; elle répondoit, en tremblant, à ses questions. Bientôt ému de pitié, il accordoit un asyle à l'innocence, & l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, & l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avoit laissée ses propres parens, son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer ; & ce souvenir confus de maux & de biens, nous faisoit verser à tous des larmes de douleur & de joie.

Ces

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations, & d'orchestres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit, pour l'ordinaire au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur, pendant toute la journée ; mais quand le soleil étoit descendu à l'horison, ses rayons brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt, en longues gerbes lumineuses, qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, & la rendoit toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres éclairé en-dessous de ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze & de l'émeraude. Leurs troncs mousseux & bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique, & les oiseaux déjà retirés en silence, sous la sombre feuillée, pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde

auroré, saluoient tous à la fois l'astre du jour par mille & mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air, & la douceur du climat, nous permettoient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun le lendemain retournoit dans sa case, & la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi & de simplicité dans cette isle sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, & qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient pour Paul & Virginie, des jours de plus grande réjouissance ; c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas la veille, de pétrir & de cuire des gâteaux de farine de froment qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blans, nées dans l'isle, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, & qui, sans aucun secours de noirs, réduites à  
vivre

vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, & elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour & Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres & si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise ; elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentoit selon elle l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite ; cette autre par sa mère ; son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît conten-



tes & satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. " On ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres." Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, & elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi, elle faisoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice & montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières & de plaisirs. Votre ame circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature & le

cœur

cœur sont inépuisables. Paul & Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire & de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour, par l'ombre des arbres ; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, & les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. “ Il est temps de dîner, disoit Virginie à la famille ; les ombres des bananiers sont à leurs pieds.” Ou bien : “ La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. Quand viendrez vous nous voir, lui disoient quelques amies du voisinage ? Aux cannes de sucre, répondoit Virginie. Votre visite nous sera encore plus douce & plus agréable, reprenoient ces jeunes filles.” Quand on l'interrogeoit sur son âge & sur celui de Paul : “ Mon frère, disoit-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, & moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné



“ douze fois leurs fruits, & les orangers  
 “ vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je  
 “ suis au monde.” Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes & des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, & d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, & de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches & savans à notre manière ? leurs besoins & leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelque lumière ; oui, des lumières : & quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front ; aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang ; aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développoient  
 chaque

chaque jour la beauté de leur ame, en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes & leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorsque sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approcherent, & converserent d'abord comme frère & comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve ; & Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux : “ Lorsque je suis fatigué, ta vue  
 “ me délasse. Quand du haut de la mon-  
 “ tagne, je t'apperçois au fond de ce vallon,  
 “ tu me paroïs au milieu de nos vergers  
 “ comme un bouton de rose. Si tu marches  
 vers la maison de nos mères, la perdrix qui  
 “ court vers ses petits, a un corsage moins  
 “ beau & une démarche moins légère. Quoi-  
 “ que je te perde de vue, à travers les ar-  
 “ bres, je n'ai pas besoin de te voir pour te  
 “ retrouver ; quelque chose de toi que je ne  
 “ puis

“ puis dire, reste pour moi dans l’air où tu  
“ passes, sur l’herbe où tu t’assieds. Lors-  
“ que je t’approche, tu ravis tous mes sens.  
“ L’azur du ciel est moins beau que le bleu  
“ de tes yeux ; le chant des bengalis, moins  
“ doux que le son de ta voix. Si je te tou-  
“ che seulement du bout du doigt, tout mon  
“ corps frémit de plaisir. Souviens toi du  
“ jour où nous passâmes à travers les cail-  
“ loux roulans de la rivière des trois Ma-  
“ melles. En arrivant sur ses bords, j’étois  
“ déjà bien fatigué ; mais quand je t’eus  
“ pris sur mon dos, il me sembloit que j’a-  
“ vois des aîles comme un oiseau. Dis-moi  
“ par quel charme tu as pu m’enchanter.  
“ Est-ce par ton esprit ? mais nos mères en  
“ ont plus que nous deux. Est-ce par tes  
“ caresses ? mais elles m’embrassent plus  
“ souvent que toi. Je crois que c’est par ta  
“ bonté. Je n’oublierai jamais que tu as mar-  
“ ché nu-pieds jusqu’à la rivière Noire, pour  
“ demander la grace d’une pauvre esclave  
“ fugitive. Tiens, ma bien aimée, prends  
“ cette branche fleurie de citronnier, que  
“ j’ai

“ j’ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras  
 “ la nuit près de ton lit. Mange ce rayon  
 “ de miel ; je l’ai pris pour toi au haut d’un  
 “ rocher. Mais auparavant, repose-toi sur  
 “ mon sein, & je serai délassé.”

Virginie lui répondoit : “ Oh, mon  
 “ frere ! les rayons du soleil du matin, au  
 “ haut de ces rochers, me donnent moins de  
 “ joie que ta présence. J’aime bien ma  
 “ mere, j’aime bien la tienne ; mais quand  
 “ elles t’appellent mon fils, je les aime en-  
 “ core davantage. Les caresses qu’elles te  
 “ font, me sont plus sensibles que celles que  
 “ j’en reçois. Tu me demandes pourquoi  
 “ tu m’aimes. Mais tout ce qui a été élevé  
 “ ensemble, s’aime. Vois nos oiseaux ;  
 “ élevés dans les mêmes nids, ils s’aiment  
 “ comme nous ; ils sont toujours ensemble  
 “ comme nous. Ecoute comme ils s’appel-  
 “ lent & se répondent d’un arbre à l’autre.  
 “ De même, quand l’écho me fait entendre  
 “ les airs que tu joues sur ta flute au haut de  
 “ la montagne, j’en répète les paroles au  
 “ fond de ce vallon. Tu m’es cher, sur-  
 tout

“ tout depuis le jour où tu voulois te battre  
“ pour moi contre le maître de l’esclave.  
“ Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des  
“ fois : Ah ! mon frère a un bon cœur ;  
“ sans lui, je serois morte d’effroi. Je prie  
“ Dieu tous les jours, pour ma mère, pour  
“ la tienne, pour toi, pour nos pauvres ser-  
“ viteurs ; mais quand je prononce ton nom,  
“ il me semble que ma dévotion augmente.  
“ Je demande si instamment à Dieu qu’il ne  
“ t’arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si  
“ loin & si haut, me chercher des fruits &  
“ des fleurs ? n’en avons-nous pas assez dans  
“ le jardin ? Comme te voilà fatigué, tu es  
“ tout en nage.” Et avec son petit mou-  
choir blanc, elle lui essuyoit le front & les  
joues, & elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps Virgini-  
nie se sentoit agitée d’un mal inconnu. Ses  
beaux yeux bleus se marbroient de noir ; son  
teint jaunissoit ; une langueur universelle  
abattoit son corps. La sérénité n’étoit plus  
sur son front, ni le sourire sur ses lèvres.  
On la voyoit tout-à-coup gaie sans joie, et  
triste

triste fans chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocens, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit çà et là, dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant par-tout du repos et ne le trouvant nulle part. Quelque fois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant ; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissoit ; & un rouge vif coloroit ses joues pâles, et ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : " La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux chantent  
 " quand ils te voient. Tout est gai autour  
 " de toi, toi seule est triste." Et il cherchoit à la ranimer, en l'embrassant ; mais elle détournoit la tête, et fuyoit tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux & si étrangers. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capri-  
 corne

corne échauffe pendant trois semaines l'isle de France de ses feux verticaux. Le vent de sud-est qui y règne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussiere s'élevoient sur les chemins, & restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts ; l'herbe étoit brûlée ; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, & la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus les plaines, & paroissoient au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'athmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge, se levoit, dans un horison embrasé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le cafre même, qui les conduisoit, se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Par-tout, le sol étoit brûlant,

brûlant, & l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux,

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, & ne trouvoit dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en apperçoit la source, qui, malgré la sécheresse couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord, la fraîcheur ranime ses sens, & mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul, dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, convert le fond de sable, & semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus & sur son sein, les reflets des deux palmiers



plantés à la naissance de son frère & à la sienne, qui entraçoient au dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; & elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude ; et un feu dévorant la saisit. Aussitot, elle sort, effrayée de ces dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mere chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, & posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétoit bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler. “ Mon enfant, “ lui disoit-elle, adresse-toi à Dieu qui dispose à son gré de la santé & de la vie.

“ Il t'éprouve aujourd'hui pour te récom-  
“ penser demain. Songe que nous ne som-  
“ mes sur la terre, que pour exercer la  
“ vertu.”

Cependant, ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'isle comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, & de longs sillons de feu sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines & les vallons ; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne ; le fond de ce bassin étoit devenu une mer ; le plateau où sont assises les cabanes, une petite isle ; & l'entrée de ce vallon, une écluse, par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres & les rochers.

Tout la famille tremblante, prioit Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des

vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs & fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Dominique, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, & enfonçant là un pieu ; il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa ; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire ; les nuages orageux furent jettés, vers le nord-ouest, & le soleil couchant parut à l'horison.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, & lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, & ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais & sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée çà & là de l'écume des torrens qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins ;  
la

la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut ; de grands amas de sables couvroient les lisières des prairies & avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout & bien verdoyans. Mais il n'y avoit plus aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : “ Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre ; il n'y a que le ciel qui ne change point.” Paul lui répondit : “ Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel ! mais je ne possède rien, même sur la terre.” Virginie reprit, en rougissant : “ Vous avez à vous le portrait de Saint Paul.” A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mere. Ce portrait étoit une petite miniature, représentant l'hermite Paul. Margue-

rite y avoit une grande dévotion. Elle l'avoit porté long-temps suspendu à son cou, étant fille ; ensuite, devenue mère, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, & délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, & à lui donner pour patron un Saint qui avoit passé sa vie loin des hommes qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virginie en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : “ Mon frère, “ il ne me sera jamais enlevé tant que je vi- “ vrai, & je n'oublierai jamais que tu m'as “ donné la seule chose que tu possedes au “ monde.” A cet ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité & de tendresse, Paul voulu l'embrasser ; mais aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, & le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame  
de

de la Tour : “ Pourquoi ne marions-nous pas  
“ nos enfans ? Ils ont l’un pour l’autre une  
“ passion extrême, dont mon fils ne s’apper-  
“ çoit pas encore. Lorsque la nature lui  
“ aura parlé, en vain nous veillons sur eux ;  
“ tout est à craindre.” Madame de la Tour  
lui répondit : “ Ils sont trop jeunes & trop  
“ pauvres. Quel chagrin pour nous, si  
“ Virginie mettoit au monde des enfans mal-  
“ heureux, qu’elle n’auroit peut-être pas la  
“ force d’élever ! Ton noir Domingue est  
“ bien cassé ; Marie est infirme. Moi-  
“ même, chere amie, depuis quatorze ans,  
“ je me sens fort affoiblie. On vieillit  
“ promptement dans les pays chauds, & en-  
“ core plus vite dans le chagrin. Paul est  
“ notre unique espérance. Attendons que  
“ l’âge ait formé son tempérament, & qu’il  
“ puisse nous soutenir par son travail. A  
“ présent, tu le sais, nous n’avons guère  
“ que le nécessaire de chaque jour. Mais,  
“ en faisant passer Paul dans l’Inde pour un  
“ peu de temps, le commerce lui fournira de  
“ quoi acheter quelque esclave ; & à son re-  
“ tour

“ tout ici, nous le marierons à Virginie,  
 “ car je crois que personne ne peut rendre  
 “ ma chère fille aussi heureuse que ton fils  
 “ Paul. Nous en parlerons à notre voisin.”

En effet ces dames me consultèrent, & je fus de leur avis. “ Les mers de l’Inde sont  
 “ belles, leur dis-je. En prenant une saison  
 “ favorable pour passer d’ici aux Indes,  
 “ c’est un voyage de six semaines au plus,  
 “ & d’autant de temps pour en revenir.  
 “ Nous ferons dans notre quartier une paco-  
 “ tille à Paul ; car j’ai des voisins qui l’ai-  
 “ ment beaucoup, Quand nous ne lui don-  
 “ nerions que du coton brut, dont nous ne  
 “ faisons aucun usage, faute de moulins  
 “ pour l’éplucher ; du bois d’ébène si com-  
 “ mun ici, qui sert au chauffrage, & quel-  
 “ ques ré fines qui se perdent dans nos bois :  
 “ tout cela se vend assez bien aux Indes, &  
 “ nous est fort inutile ici.”

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonaye, une permission d’embarquement pour ce voyage, & avant tout, je voulus en prévenir Paul ; mais quel fut mon étonnement,

étonnement, lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au-dessus de son âge :

“ Pourquoi voulez-vous que je quitte ma  
 “ famille, pour, je ne sais, quel projet de for-  
 “ tune ? Y a-t-il un commerce au monde  
 “ plus avantageux que la culture d’un champ  
 “ qui rend quelquefois cinquante & cent  
 “ pour un ? Si nous voulons faire le com-  
 “ merce, ne pouvons-nous pas le faire en  
 “ portant notre superflu d’ici à la ville, sans  
 “ que j’aie courir aux Indes ? Nos mères  
 “ me disent que Domingue est vieux &  
 “ cassé ; mais moi je suis jeune, & je me  
 “ renforce chaque jour. Il n’a qu’à leur  
 “ arriver pendant mon absence quelque ac-  
 “ cident, sur-tout à Virginie, qui est déjà  
 “ souffrante. Oh non, non ! je ne saurois  
 “ me résoudre à les quitter.”

Sa réponse me jeta dans un grand em-  
 barras ; car madame de la Tour ne m’avoit  
 pas caché l’état de Virginie & le desir qu’elle  
 avoit de gagner quelques années sur l’âge de  
 ces jeunes gens en les éloignant l’un de l’au-  
 tre.



tre. C'étoient de motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en longueur, & que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa niece de repasser en France; ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, & la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue & Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement parissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit proférer un mot.

“ Pourriez-

“ Pourriez-vous nous quitter maintenant,  
 “ dit Marguerite à madame de la Tour.  
 “ Non, mon amie ; non, mes enfans, reprit  
 “ madame de la Tour : je ne vous quitterai  
 “ point. J’ai vécu avec vous & c’est avec  
 “ vous que je veux mourir. Je n’ai connu  
 “ le bonheur que dans votre amitié. Si ma  
 “ santé est dérangée, d’anciens chagrins en  
 “ sont cause. J’ai été blessée au cœur par  
 “ la dureté de mes parens & par la perte de  
 “ mon cher époux. Mais depuis, j’ai goûté  
 “ plus de consolation & de félicité avec vous,  
 “ sous ces pauvres cabanes, que jamais les  
 “ richesses de ma famille ne m’en ont fait  
 “ même espérer dans ma patrie.”

A ces discours, des larmes de joie coulè-  
 rent de tous les yeux. Paul serrant madame  
 de la Tour dans ses bras, lui dit : “ Je ne  
 “ vous quitterai pas non plus. Je n’irai  
 “ point aux Indes. Nous travaillerons tous  
 “ pour vous, chère maman ; rien ne vous  
 “ manquera jamais avec nous.” Mais de  
 toute la société, la personne qui témoigna le  
 moins de joie & qui y fut la plus sensible,  
 fut

fut Virginie. Elle fut le reste du jour d'une gaieté douce, & le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la priere du matin, qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un Monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonaye. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café & du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes, & des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calabasse, & pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulières ; mais quelle avoit bien des droits sur lui. “ Vous avez, ajouta-t-il, “ Madame, une tante de qualité & fort riche  
 “ à Paris,

“ à Paris, qui vous réserve sa fortune, &  
 “ vous attend auprès d’elle.” Madame de  
 la Tour répondit au gouverneur, que sa santé  
 altérée ne lui permettoit pas d’entreprendre  
 un si long voyage. “ Au moins, reprit M.  
 “ de la Bourdonaye, pour mademoiselle  
 “ votre fille, si jeune & si aimable, vous ne  
 “ sauriez, sans injustice, la priver d’une si  
 “ grande succession. Je ne vous cache pas  
 “ que votre tante a employé l’autorité pour  
 “ la faire venir auprès d’elle. Les bureaux  
 “ m’ont écrit à ce sujet, d’user, s’il le fal-  
 “ loit, de mon pouvoir ; mais ne l’exerçant  
 “ que pour rendre heureux les habitans de  
 “ cette colonie, j’attends de votre volonté  
 “ seule un sacrifice de quelques années, d’où  
 “ dépend l’établissement de votre fille & le  
 “ bien-être de toute votre vie. Pourquoi  
 “ vient-on aux isles ? n’est-ce pas pour y  
 “ faire fortune ? N’est-il pas bien plus  
 “ agréable de l’aller retrouver dans sa pa-  
 “ trie ?”

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses

noirs. “ Voilà, ajouta-t-il, ce qui est des-  
 “ tiné aux préparatifs de voyage de made-  
 “ moiselle votre fille, de la part de votre  
 “ tante.” Ensuite il finit par reprocher avec  
 bonté à madame de la Tour de ne s'être pas  
 adressée à lui dans ses besoins, en la louant  
 cependant de son noble courage. Paul aussitôt  
 prit la parole, & dit au gouverneur :  
 “ Monsieur, ma mère s'est adressée à vous,  
 “ & vous l'avez mal reçue. Avez-vous un  
 “ autre enfant, Madame, dit M. de la  
 “ Bourdonaye à madame de la Tour ? ”  
 “ Non, Monsieur, reprit-elle ; celui-ci est  
 “ le fils de mon amie : mais lui & Virginie  
 “ nous sont communs, & également chers.  
 “ Jeune homme, dit le gouverneur à Paul,  
 “ quand vous aurez acquis l'expérience du  
 “ monde, vous connoîtrez le malheur des gens  
 “ en place ; vous saurez combien il est facile  
 “ de les prévenir, combien aisément ils don-  
 “ nent au vice intrigant ce qui appartient  
 “ au mérite qui se cache.”

M. de la Bourdonaye invité par madame  
 de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il  
 déjeûna,

déjeûna, à la maniere des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre & de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, & du zèle même de leurs vieux domestiques. “ Il n'y a, dit-il, ici, que  
 “ des meubles de bois ; mais on y trouve des  
 “ visages sereins & des cœurs d'or,” Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : “ Je desire être votre ami ; car vous  
 “ êtes un honnête homme.” M. de la Bourdonaye reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, & l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûné, il prit madame de la Tour en particulier, & lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir ; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagère ; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années.  
 “ Votre tante, ajouta-t-il, en s'en allant, ne

“ peut pas traîner plus de deux ans. Ses  
 “ amis me l’ont mandé. Songez-y bien.  
 “ La fortune ne vient pas tous les jours.  
 “ Consultez-vous. Tous les gens de bon  
 “ sens seront de mon avis.” Elle lui répon-  
 dit “ que ne desirant désormais d’autre bon-  
 “ heur dans le monde que celui de sa fille,  
 “ elle laisseroit son départ pour la France  
 “ entièrement à sa disposition.”

Madame de la Tour n’étoit pas fâchée de  
 trouver une occasion de séparer, pour quel-  
 que temps, Virginie et Paul, en procurant  
 un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc  
 sa fille à part, & lui dit : “ Mon enfant,  
 “ nos domestiques sont vieux ; Paul est bien  
 “ jeune ; Marguerite vient sur l’âge ; je suis  
 “ déjà infirme ; si j’allois mourir, que de-  
 “ viendriez-vous, sans fortune, au milieu  
 “ de ces déserts ? Vous resteriez donc seule,  
 “ n’ayant personne qui puisse vous être d’un  
 “ grand secours, & obligée, pour vivre, de  
 “ travailler sans cesse à la terre comme une  
 “ mercenaire. Cette idée me pénètre de  
 “ douleur.” Virginie lui répondit : “ Dieu  
 “ nous

“ nous a condamnés au travail. Vous m’a-  
 “ vez appris à travailler, & à le bénir cha-  
 “ que jour. Jusqu’à présent il ne nous a  
 “ point abandonnés, il ne nous aban-  
 “ donnera point encore. Sa providence  
 “ veille particulièrement sur les malheureux.  
 “ Vous me l’avez dit tant de fois, ma mère!  
 “ Je ne saurois me résoudre à vous quitter.”  
 Madame de la Tour émue, reprit : “ Je  
 “ n’ai d’autre projet que de te rendre heu-  
 “ reuse, & de te marier un jour avec Paul  
 “ qui n’est point ton frere. Songe mainte-  
 “ nant que sa fortune dépend de toi.”

Une jeune fille qui aime, croit que tout  
 le monde l’ignore. Elle met sur ses yeux le  
 voile qu’elle à sur son cœur ; mais quand il  
 est soulevé par une main amie, alors les  
 peines secrètes de son amour s’échappent  
 comme par une barrière ouverte, & les doux  
 épanchemens de la confiance succèdent aux  
 “ réserves & aux mystères dont elle s’envi-  
 ronnoit. Virginie, sensible aux nouveaux  
 témoignages de bonté de sa mère, lui raconta  
 quels avoient été ses combats qui n’avoient



eu d'autres témoins que Dieu seul ; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvoit son inclination, & qui la dirigeroit par ses conseils ; que maintenant appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, & sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que sa confiance avoit produit un effet contraire à celui qu'elle attendoit, lui dit : “ Mon enfant, je ne veux point te contraindre ; délibère à ton aise, mais cache ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus rien à lui demander.”

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'isle, et confesseur de madame de la Tour et de Virginie. Il étoit envoyé par le Gouverneur. “ Mes enfans, dit-il en entrant, Dieu soit loué ! Vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres.”

“ vres, Je sais ce que vous a dit M. de la  
 “ Bourdonaye, & ce que vous lui avez ré-  
 “ pondu. Bonne maman, votre santé vous  
 “ oblige de rester ici ; mais vous, jeune de-  
 “ moiselle, vous n’avez point d’excuse. Il  
 “ faut obéir à la Providence, à nos vieux  
 “ parens, même injustes. C’est un sacri-  
 “ fice, mais c’est l’ordre de Dieu. Il s’est  
 “ dévoué pour nous. Il faut, à son exem-  
 “ ple, se dévouer pour le bien de sa famille.  
 “ Votre voyage en France aura une fin heu-  
 “ reuse. Ne voulez vous pas bien y aller,  
 “ ma chère demoiselle ?”

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en  
 tremblant : “ Si c’est l’ordre de Dieu, je  
 “ ne m’oppose à rien. Que la volonté de  
 “ Dieu soit faite, dit-elle en pleurant.”

Le missionnaire sortit, et fut rendre  
 compte au Gouverneur du succès de sa com-  
 mission. Cependant, madame de la Tour  
 m’envoya prier par Domingue, de passer  
 chez elle, pour me consulter sur le départ  
 de Virginie. Je ne fus point du tout d’avis  
 qu’on la laissât partir. Je tiens pour prin-  
 cipes

cipes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, & que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception, Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, & mes raisons naturelles contre les préjugés du monde & une autorité sacrée pour madame de la Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, & elle ne délibéra plus, depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils, de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit, étonné des conversations secrètes de madame de la Tour & de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. " On trame quelque chose contre moi, disoit-il, puisqu'on se cache de moi,"

Cependant, le bruit s'étant répandu dans  
l'isle

l'isle que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde ; les superbes bazins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate & de Mazulipatan, des mousselines de Dacca, unies, raïées, brodées, transparentes comme le jour, des bastas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs, & des plus rares à fond sablé & à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampa découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un verd de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir, des taffetas rose, des satins à pleine main, des pékins moëlleux comme le drap, des nankins blancs & jaunes, & jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir ; elle veilla seulement sur les prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mere, à Marguerite

guerite & à son fils. “ Ceci, disoit-elle, “ étoit bon pour des meubles, cela pour “ l’usage de Marie & de Domingue.” Enfin, le sac de piastres étoit employé, qu’elle n’avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu’elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageoient le départ de Virginie, s’en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d’un air accablé : “ Ma sœur s’en va ; elle fait déjà les apprêts “ de son voyage. Passez chez nous, je “ vous prie. Employez votre crédit sur “ l’esprit de sa mère & de la mienne, pour “ la retenir.” Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m’avoit paru charmante, en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche, doublée de taffetas  
rose.

rose. Sa taille légère & élevée, se dessinait parfaitement sous son corset, & ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale, ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie, et son cœur, agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, & à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre, sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : “ Pour-  
“ quoi mon fils, te nourrir de fausses espé-  
“ rances, qui rendent les privations encore  
“ plus amères ? Il est temps que je te dé-  
“ couvrie le secret de ta vie & de la mienne.  
“ Mademoiselle de la Tour appartient, par  
“ sa mère à une parente riche & de grande  
“ condition. Pour toi, tu n'es que le fils  
“ d'une pauvre paysanne, & qui pis est, tu  
“ es bâtard.”

Ce

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avoit jamais oui prononcer : il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : “ Tu n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étois fille, l'amour me fit commettre une foiblesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé de ta famille paternelle & mon repentir de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres parens que moi seule dans le monde !” Et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : “ Oh, ma mère ! puisque je n'ai d'autres parens que vous dans le monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloig<sup>e</sup> de moi mademoiselle de la Tour depuis deux mois, & qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute, elle me méprise !”

Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu & ne parla point. Virginie en sortit la première,

première, & fut s'asseoir au-lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, ~~et~~ <sup>et</sup> vint se mettre auprès d'elle. L'un & l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques & dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'isle & sur leurs pitons, qui brilloient d'un verd argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut de ces rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit & la tranquillité de l'air. Tous jusqu'aux insectes, bruisssoient sous l'herbe ; les étoiles étinceloient au ciel & se réfléchissoient au sein de la mer qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste & sombre horison distingué du rivage de l'isle par les feux

K rouges



rouges des pêcheurs ; elle apperçut à l'entrée du port une lumière & une ombre. C'étoit le fanal & le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, & qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, & détourna la tête, pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite & moi, nous étions assis à quelques pas de-là, sous des bananiers ; & dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : “ Mademoiselle, vous  
 “ partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne  
 “ craignez pas de vous exposer aux dangers  
 “ de la mer... de la mer dont vous êtes si  
 “ effrayée ! Il faut, répondit Virginie, que  
 “ jobéisse à mes parens, à mon devoir. Vous  
 “ nous quittez, reprit Paul, pour une parente  
 “ éloignée, que vous n'avez jamais vue !  
 “ Hélas, dit Virginie, je voulois rester ici  
 “ toute ma vie ; ma mère ne l'a pas voulu.  
 “ Mon confesseur m'a dit que la volonté de  
 “ Dieu

PAUL ET VIRGINIE. III

“ Dieu étoit que je partisse ; que la vie étoit  
“ une épreuve. .... Oh, c’est une épreuve  
“ bien dure ! ”

“ Quoi, repartit Paul, tant de raisons  
“ vous ont décidée, & aucune ne vous a re-  
“ tenue ! Ah, il en est encore que vous ne  
“ me dites pas. La richesse a de grands at-  
“ traits. Vous trouverez bientôt dans un  
“ nouveau monde, à qui donner le nom de  
“ frère que vous ne me donnez plus. Vous  
“ le choisirez ce frère, parmi des gens dignes  
“ de vous, par une naissance & une fortune  
“ que je ne peux vous offrir. Mais, pour  
“ être plus heureuse où voulez-vous aller ?  
“ Dans quelle terre aborderez-vous, qui vous  
“ soit plus chère que celle où vous êtes née ?  
“ Où formerez-vous une société plus aimable  
“ que celle qui vous aime ? Comment vi-  
“ vrez-vous sans les caresses de votre mère  
“ auxquelles vous êtes si accoutumée. Que  
“ deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l’âge,  
“ lorsqu’elle ne vous verra plus à ses côtés,  
“ à la table, dans la maison, à la promenade  
“ où elle s’appuioit sur vous ? Que devien-

“ dra la mienne, qui vous chérit autant  
“ qu'elle ? Que leur dirai-je à l'une & à  
“ l'autre, quand je les verrai pleurer de votre  
“ absence ? Cruelle ! je ne vous parle point  
“ de moi : mais que deviendrai-je moi-  
“ même, quand le matin je ne vous verrai  
“ plus avec nous, & que la nuit viendra sans  
“ nous réunir ; quand j'appercevrai ces deux  
“ palmiers plantés à notre naissance & si long  
“ temps témoins de notre amitié mutuelle ?  
“ Ah ! puisqu'un nouveau sort te touche,  
“ que tu cherches d'autre pays que ton pays  
“ natal, d'autres bien que ceux de mes tra-  
“ vaux ; laisse-moi t'accompagner sur le  
“ vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans  
“ les tempêtes qui te donnent tant d'effroi  
“ sur la terre. Je reposerai ta tête sur mon  
“ sein ; je réchaufferai ton cœur contre mon  
“ cœur ; & en France, où tu vas chercher  
“ de la fortune & de la grandeur, je te ser-  
“ virai comme ton esclave. Heureux de  
“ ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te  
“ verrai servie & adorée, je serai encore  
“ assez riche & assez noble, pour te faire le  
“ plus

“ plus grand des sacrifices, en mourant à tes  
 “ pieds.”

Les sanglots étouffèrent sa voix, & nous entendimes aussi-tôt celle de Virginie qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs....

“ C’est pour toi que je pars, ... pour toi que  
 “ j’ai vu chaque jour courbé par le travail  
 “ pour nourrir deux familles infirmes. Si je  
 “ me suis prêté à l’occasion de devenir riche,  
 “ c’est pour te rendre mille fois le bien que  
 “ tu nous as fait. Est-il une fortune digne  
 “ de ton amitié ? Que me dis-tu de ta nais-  
 “ sance ? Ah ! s’il m’étoit encore possible  
 “ de me donner un frère, en choisirois-je un  
 “ autre que toi : O Paul ! ô Paul ! tu m’es  
 “ beaucoup plus cher qu’un frère ! Combien  
 “ m’en a-t-il coûté pour te repousser loin de  
 “ moi ! je voulois que tu m’aidasses à me  
 “ séparer de moi-même, jusqu’à ce que le  
 “ ciel pût bénir notre union. Maintenant,  
 “ je reste, je pars, je vis, je meurs ; fais de  
 “ moi ce que tu veux. Fille sans vertu !  
 “ j’ai pu résister à tes caresses, & je ne peux  
 “ soutenir ta douleur !”

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, & la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : Je pars avec elle ; rien ne  
 “ pourra m'en détacher.” Nous courûmes  
 tous à lui, Madame de la Tour lui dit :  
 “ Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-  
 “ nous devenir ?”

Il répéta en tremblant ces mots. “ Mon  
 “ fils . . . . mon fils . . . . Vous ma mère, lui  
 “ dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la  
 “ sœur ! Tous deux nous avons sucé votre  
 “ lait ; tous deux élevés sur vos genoux,  
 “ nous avons appris de vous à nous aimer ;  
 “ tous deux, nous nous le sommes dit mille  
 “ fois. Et maintenant vous l'éloignez de  
 “ moi ! Vous l'envoyez en Europe, dans  
 “ ce pays barbare qui vous a refusé un asyle,  
 “ & chez des parens cruels qui vous ont  
 “ vous-même abandonnée. Vous me direz :  
 “ Vous n'avez plus de droits sur elle, elle  
 “ n'est pas votre sœur. Elle est tout pour  
 “ moi, ma richesse, ma famille, ma nais-  
 “ sance, tout mon bien. Je n'en connois  
 “ plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit,  
 “ qu'un

“ qu’un berceau ; nous n’aurons qu’un tom-  
 “ beau. Si elle part, il faut que je la suive.  
 “ Le gouverneur m’en empêchera ! M’em-  
 “ pêchera-t-il de me jeter à la mer ? Je la  
 “ suivrai à la nage. La mer ne sauroit  
 “ m’être plus funeste que la terre. Ne pou-  
 “ vant vivre ici près d’elle, au moins je  
 “ mourrai sous ses yeux, loin de vous. Mere  
 “ barbare ; femme sans pitié ! Puisse cet  
 “ océan où vous l’exposez, ne jamais vous  
 “ la rendre ! Puissent ces flots vous rappor-  
 “ ter mon corps, & le roulant avec le sien  
 “ parmi les cailloux des rivages, vous don-  
 “ ner par la perte de vos deux enfans, un  
 “ sujet éternel de douleur !”

A ces mots, je le saisis dans mes bras ;  
 car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux  
 étinceloient ; la sueur couloit à grosses gouttes  
 sur son visage en feu ; ses genoux trem-  
 bloient ; & je sentoïis, dans sa poitrine brû-  
 lante, son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, lui dit : “ Oh, mon  
 “ ami ! j’atteste les plaisirs de notre premier  
 “ âge, tes maux, les miens, & tout ce qui  
 “ doit

“ doit lier à jamais deux infortunés ; si je  
 “ reste, de ne vivre que pour toi ; si je  
 “ pars, de revenir un jour pour être à toi.  
 “ Je vous prends à témoins, vous tous qui  
 “ avez élevé mon enfance, qui disposez de  
 “ ma vie & qui voyez mes larmes. Je le  
 “ jure par ce ciel qui m’entend, par cette  
 “ mer que je dois traverser, par l’air que je  
 “ respire, & que je n’ai jamais souillé du  
 “ mensonge.”

Comme le soleil fond & précipite un ro-  
 cher de glace du sommet des Apennins, ainsi  
 tomba la colère impétueuse de ce jeune hom-  
 me, à la voix de l’objet aimé. Sa tête al-  
 tière étoit baissée, & un torrent de pleurs  
 couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant ses  
 larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans  
 pouvoir parler. Madame de la Tour, hors  
 d’elle, me dit : Je n’y puis tenir. Mon ame  
 est déchirée. “ Ce malheureux voyage n’au-  
 “ ra pas lieu. Mon voisin, tâchez d’em-  
 “ mener mon fils. Il y a huit jours que  
 “ personne ici n’a dormi.”

Je dis à Paul : “ Mon ami, votre sœur  
 “ restera

“ restera, Demain nous en parlerons au  
 “ gouverneur ; laissez reposer votre famille,  
 “ & venez passer cette nuit chez-moi. Il  
 “ est tard ; il est minuit. La croix du sud  
 “ est droite sur l’horison.”

Il se laissa emmener sans rien dire, & après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, & s’en retourna à son habitation.

Mais qu’est-il besoin de vous continuer plus long-temps le récit de cette histoire ? Il n’y a jamais qu’un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n’est que d’un jour, & une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l’autre ne soit livrée aux ténèbres.

“ Mon père, lui dis-je, je vous en con-  
 “ jure ; achevez de me raconter ce que vous  
 “ avez commencé d’une manière si tou-  
 “ chante. Les images du bonheur nous plai-  
 “ sent ; mais celles du malheur nous instrui-  
 “ sent. Que devint, je vous prie, l’infor-  
 “ tuné Paul.”

Le premier objet que vit Paul, en retour-  
 nant



nant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut. " Où est Virginie ?" Marie tourna la tête vers son jeune maître, & se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, & courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussi-tôt, & qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

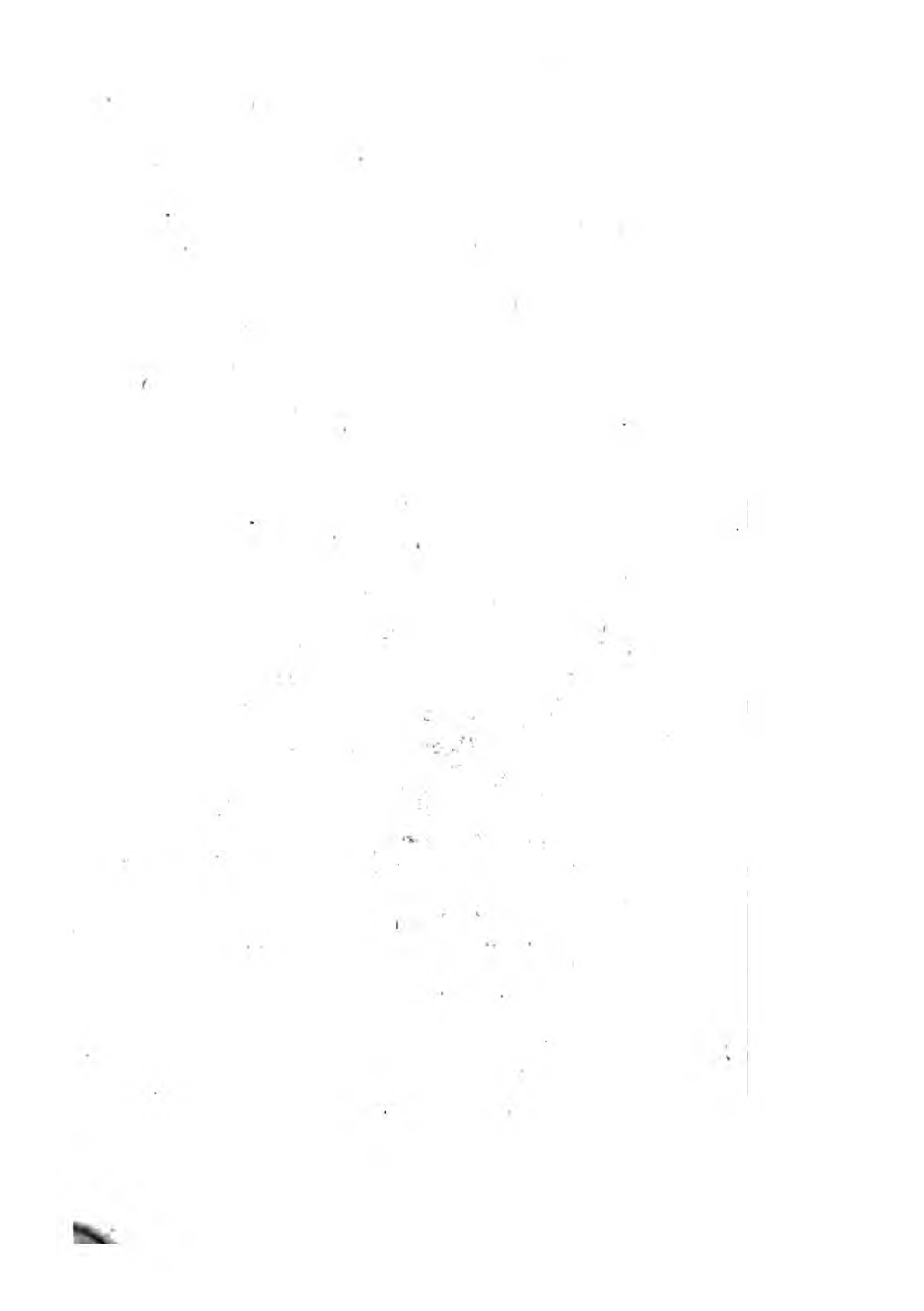
Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné & inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée & si escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux



Desespoir de Paul en apprenant  
le départ de Virginie.

*M. Moreau le j'ov*

*G. Barre le f'ouls*



ruissaux qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'isle avec les mornes surmontés de leurs pitons ; entr'autres Piterboth & les trois Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la pleine mer, & l'isle Bourbon qui est à quarante lieues de-là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues, au large, comme un point noir au milieu du vaste océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer ; il étoit déjà dispatu, qu'il croyoit le voir encore ; & quand il fut perdu dans la vapeur de l'horison, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmiers & des tatamaques. Leur murmure sourd & mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, & inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, & les yeux

yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, & à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation, & son premier mouvement; en revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major & du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin; & que malgré ses propres raisons, ses larmes & celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmenée sa fille à demi-mourante. “ Au moins, répondit “ Paul, si je lui avois fait mes adieux, je serois tranquille à présent. Je lui aurois “ dit : Virginie, si pendant le temps que “ nous avons vécu ensemble il m'est échappé “ quelque parole qui vous ait offensée, avant “ de me quitter pour jamais, dites-moi que “ vous me la pardonnez. Je lui aurois dit :

Puisque

“ Puisque je ne suis plus destiné à vous re-  
 “ voir, adieu, ma chère Virginie ! adieu !  
 “ Vivez loin de moi, contente & heureuse ! ”  
 Et comme il vit que sa mère & madame de  
 la Tour pleuroient : “ Cherchez maint-  
 “ enant, leur dit-il, quelqu’autre que moi  
 “ qui essuie vos larmes ! ” Puis il s’éloigna  
 d’elles en gémissant, & se mit à errer çà &  
 là dans l’habitation. Il en parcouroit tous  
 les endroits qui avoient été les plus chers à  
 Virginie. Il disoit à ses chevres & à leurs  
 petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant :  
 “ Que me demandez-vous ? vous ne rever-  
 “ rez plus avec moi, celle qui vous donnoit  
 “ à manger dans sa main. ” Il fut au Repos  
 de Virginie, & à la vue des oiseaux qui vol-  
 tigeoient autour, il s’écria : “ Pauvres oi-  
 “ seaux ! vous n’irez plus au-devant de  
 “ celle qui étoit votre bonne nourrice. ” En  
 voyant Fidèle qui flairoit çà & là, & mar-  
 choit devant lui en quêtant, il soupira & lui  
 dit : “ Oh ! tu ne la retrouveras plus ja-  
 “ mais. ” Enfin, il fut s’asseoir sur le ro-  
 cher où il lui avoit parlé la veille ; & à l’as-

pect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère & madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, & à y prendre quelque peu de nourriture. Il s'y mit a table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance, & comme si elle l'eût encore occupée, il lui addressoit la parole, & lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables; mais dès qu'il s'appercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés,

une

une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; et comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit & les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère & de madame de la Tour, & que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire & à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, & dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi, il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, & dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente & in-



quiete, que les hommes doivent la plupart des sciences & des arts, & c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, & l'instigateur de nos lumières & de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, & sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère d'avantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux & périodiques, dont il n'appercevoit pas les causes; des guerres sans sujet & sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractères, & des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui s'occupant davantage des sentimens & des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre  
& des

& des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère & à madame de la Tour, les endroits qui l'affectoient davantage : alors ému par de touchans ressouvenirs, sa voix s'étouffoit, & les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité & la sagesse d'Antiope, avec les malheurs & la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs & de maximes licencieuses ; & quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre & à l'oublier.

En effet, près de deux ans s'étoient écoulés sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante & de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voie étrangere, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet & une lettre écrite de la propre main de Virginie. Mal-

gré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation & son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

“ Tres-chère & bien-aimée maman. Je  
“ vous ai déjà écrit plusieurs lettres, de mon  
“ écriture ; & comme je n'en ai pas eu de  
“ réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne  
“ vous soient point parvenues. J'espere  
“ mieux de celle-ci, par les précautions que  
“ j'ai prises pour vous donner de mes nou-  
“ velles, & pour recevoir des vôtres.

“ J'ai versé bien des larmes depuis notre  
“ séparation, moi qui n'avois presque jamais  
“ pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma  
“ grande tante fut bien surprise à mon arri-  
“ vée, lorsque m'ayant questionnée sur mes  
“ talens, je lui dis que je ne savois ni lire ni  
“ écrire. Elle me demanda ce que j'avois  
“ donc appris depuis que j'étois au monde ;  
“ & quand je lui eus répondu que c'étoit à  
“ avoir soin d'un ménage & à faire votre  
“ volonté, elle me dit que j'avois reçu l'édu-  
“ cation

“ cation d’une servante. Elle me mit, des  
“ le lendemain, en pension dans une grande  
“ abbaye auprès de Paris, où j’ai des mai-  
“ tres de toute espèce : ils m’enseignent en-  
“ tre autres choses l’histoire, la géographie,  
“ la grammaire, les mathématiques & à  
“ monter à cheval ; mais j’ai de si foibles  
“ dispositions pour toutes ces sciences, que  
“ je ne profiterai pas beaucoup avec ces  
“ messieurs. Je sens que je suis une pauvre  
“ créature qui a peu d’esprit, comme ils le  
“ font entendre. Cependant, les bontés de  
“ ma tante ne se refroidissent point. Elle  
“ me donne des robes nouvelles à chaque  
“ saison. Elle a mis auprès de moi deux  
“ femmes-de-chambre, qui sont aussi bien  
“ parées, que de grandes dames. Elle m’a  
“ fait prendre le titre de comtesse ; mais  
“ elle m’a fait quitter mon nom de LA TOUR,  
“ qui m’étoit aussi cher qu’à vous-même  
“ par-tout ce que vous m’avez raconté des  
“ peines que mon père avoit souffertes pour  
“ vous épouser. Elle a remplacé votre nom  
“ de femme par celui de votre famille, qui  
“ m’est

“ m’est encore cher cependant, parce qu’il  
 “ a été votre nom de fille. Me voyant dans  
 “ une situation aussi brillante, je l’ai sup-  
 “ pliée de vous envoyer quelques secours.  
 “ Comment vous rendre sa réponse? mais  
 “ vous m’avez recommandé de vous dire  
 “ toujours la vérité. Elle m’a donc répon-  
 “ du, que peu ne vous serviroit à rien, &  
 “ que dans la vie simple que vous menez,  
 “ beaucoup vous embarrasseroit. J’ai cher-  
 “ ché d’abord à vous donner de mes nouvelles  
 “ par une main étrangère, au défaut de la  
 “ mienne. Mais n’ayant, à mon arrivée ici,  
 “ personne en qui je puisse prendre con-  
 “ fiance, je me suis appliquée nuit & jour à  
 “ apprendre à lire & à écrire ; Dieu m’a fait  
 “ la grace d’en venir à bout en peu de temps.  
 “ J’ai chargé de l’envoi de mes premières  
 “ lettres les dames qui sont auprès de moi ;  
 “ mais j’ai lieu de croire qu’elles les ont re-  
 “ mises à ma grande-tante. Cette fois, j’ai  
 “ eu recours à une pensionnaire de mes  
 “ amies, & c’est sous son adresse ci-jointe,  
 “ que je vous prie de me faire passer vos  
 “ réponses.

“ réponses. Ma grande-tante m'a interdit  
 “ toute correspondance au-dehors, qui pour-  
 “ roit, selon elle, mettre obstacle aux  
 “ grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a  
 “ qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi  
 “ qu'un vieux seigneur de ses amis, qui a,  
 “ dit-elle, beaucoup de goût pour ma person-  
 “ ne. Pour dire le vérité, je n'en ai point  
 “ du tout pour lui, quand même j'en pour-  
 “ rois prendre pour quelqu'un.

“ Je vis au milieu de l'éclat de la for-  
 “ tune, & je ne peux disposer d'un sou. On  
 “ dit que si j'avois de l'argent, cela tireroit  
 “ à conséquence. Mes robes mêmes appar-  
 “ tiennent à mes femmes-de-chambre, qui  
 “ se les disputent avant que je les aie quit-  
 “ tées. Au sein des richesses, je suis bien  
 “ plus pauvre que je ne l'étois auprès de  
 “ vous ; car je n'ai rien à donner. Lorsque  
 “ j'ai vu que les grands talens que l'on  
 “ m'enseignoit ne me procuroient pas la  
 “ facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu  
 “ recours à mon aiguille, dont heureusement  
 “ vous

“ vous m’avez appris à faire usage. Je  
“ vous envoie donc plusieurs paires de bas  
“ de ma façon, pour vous & maman Mar-  
“ guerite, un bonnet pour Domingue & un  
“ de mes mouchoirs rouges pour Marie ;  
“ je joins à ce paquet, des pepins & des  
“ noyaux des fruits de mes collations, avec  
“ des graines de toutes sortes d’arbres, que  
“ j’ai recueillies à mes heures de récréation  
“ dans le parc de l’abbaye. J’y ai ajouté  
“ aussi des semences de violettes, de mar-  
“ guerite, de bassinets, de coquelicots, de  
“ bluets, de scabieuses, que j’ai ramassées  
“ dans les champs. Il y a dans les prairies  
“ de ce pays, de plus belles fleurs que dans les  
“ nôtres ; mais personne ne s’en soucie. Je  
“ suis sûre que vous & maman Marguerite  
“ serez plus contentes de ce sac de graines que  
“ du sac de piastres qui a été la cause de notre  
“ séparation & de mes larmes. Ce sera une  
“ grande joie pour moi, si vous avez un jour  
“ la satisfaction de voir des pommiers croître  
“ auprès de nos bananiers, & des hêtres mêler  
“ feuillages

“ feuillages à celui de nos cocotiers. Vous  
 “ vous croirez dans la Normandie que vous  
 “ aimez tant.

“ Vous m’avez enjoint de vous mander  
 “ mes joies & mes peines ; je n’ai plus de  
 “ joie loin de vous : pour mes peines, je  
 “ les adoucis en pensant que je suis dans un  
 “ poste où vous m’avez mise par la volonté  
 “ de Dieu. Mais le plus grand chagrin que  
 “ j’y éprouve, est que personne ne me parle  
 “ ici de vous, & que je n’en puis parler à  
 “ personne. Mes femmes-de-chambre, ou  
 “ plutôt celles de ma grande-tante, car elles  
 “ sont plus à elle qu’à moi, me disent, lors-  
 “ que je cherche à amener la conversation  
 “ sur des objets qui me sont si chers : Ma-  
 “ demoiselle, souvenez-vous que vous êtes  
 “ Françoise, & que vous devez oublier le  
 “ pays des sauvages. Ah ! je m’oublierois  
 “ plutôt moi-même que d’oublier le lieu où  
 “ je suis née & où vous vivez ! C’est ce  
 “ pays-ci qui est pour moi un pays de sau-  
 “ vages ; car j’y vis seule, n’ayant personne  
 “ à qui



“ à qui je puisse faire part de l’amour que je  
 “ vous porterai jusqu’au tombeau.

“ Très-chère & bien-aimée maman, vo-  
 “ tre obéissante & tendre fille,

“ VIRGINIE DE LA TOUR.

“ Je recommande à vos bontés Marie &  
 “ Domingue qui ont pris tant de soin de  
 “ mon enfance : caressez pour moi fidèle qui  
 “ m’a retrouvée dans les bois.”

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n’avoit pas oublié dans ses ressouvenirs le chien même de la maison ; mais il ne savoit pas que quelque longue que soit la lettre d’une femme, elle n’y met jamais sa pensée la plus chère qu’à la fin.

Dans un *post-scriptum*, Virginie recommandoit particulièrement à Paul deux espèces de graines, celles de violette & de scabieuse. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes, & sur les lieux les plus

plus

plus propres à les semer. “ La violette, lui  
 “ mandoit-elle produit une petite fleur d’un  
 “ violet foncé, qui aime à se cacher sous  
 “ des buissons ; mais son charmant parfum  
 “ l’y fait bientôt découvrir.” Elle lui en-  
 joignoit de la semer sur le bord de la fon-  
 taine, au pied de son cocotier. “ La sca-  
 “ bieuse, ajoutoit-t-elle, donne une jolie  
 “ fleur d’un bleu mourant, & a fond noir  
 “ picoté de blanc. On la croiroit en deuil,  
 “ On l’appelle aussi, pour cette raison, fleur  
 “ de veuve. Elle se plaît dans les lieux  
 “ âpres & battus des vents.” Elle le prioit  
 de la semer sur le rocher où elle lui avoit  
 parlé la nuit, la dernière fois, & de donner à  
 ce rocher, pour l’amour d’elle, le nom du  
 ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans  
 une petite bourse dont le tissu étoit fort sim-  
 ple, mais qui parut sans prix à Paul, lors-  
 qu’il y apperçut un P. & un V. entrelacés, &  
 formés de cheveux qu’il reconnut à leur  
 beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible & vertueuse

M

demoiselle,

demoiselle, fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur, depuis son départ, & que pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, & y mêler les plantes de l'Europe à celle de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'isle, afin que le desir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plutôt aux vœux ardens de leur famille, & aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines Européennes, & sur-tout celles de violettes & de scabieuses, dont les fleurs sem-  
bloient

bloient avoir quelque analogie avec le caractère & la situation de Virginie qui les lui avoit si particulièrement recommandées ; mais soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre qui ne put venir à sa perfection.

Cependant, l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies Françaises, répandit dans l'isle, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier ; ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, & qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en repand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'isle, par une pitié perfide, s'empressoient de la plaindre de cet

M 2                    événement,

événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie, & comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour, ne vînt à s'y corrompre, & à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace d'un an, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes, par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue & demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la montagne Longue. C'est là que jè passe ma vie seul, sans femme, sans enfans & sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une  
compagne

compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses des citoyens entièrement dévoués à la solitude & au célibat, Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du bas-empire ; & tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, & la plupart des peuples orientaux & méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle : elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes & contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse & misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illu-

sions étrangères qui la troublent : elle reprend le sentiment simple d'elle même, de la nature & de son auteur, Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, & redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la verdure de la terre & la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires, que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les Brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, & où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul ; il est lié avec tout le genre hu-  
main



main par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions interverter l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, & qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe & quelques cantons de l'Amérique & de l'Afrique, je me suis fixé dans cette isle peu habitée, séduit par sa douce température & par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins & à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même  
que



que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, &, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, il me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, & que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, & il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai  
quelque-

quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur ; ils blâmoient ma vie solitaire ; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, & ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix, les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, & les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu se disputer avec fureur ces chimères, & qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son  
lit,

lit, & disparoissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages ; & par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, & j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élevation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au-dehors. La rivière qui coule devant ma porte, passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages ; il y a des tatarques, des bois d'ébène, & de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives & bois de cannelle : des bosquets de palmistes élèvent çà & là leurs colonnes nues & longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, & paroissent

paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, & qui s'élançant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, & leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, des régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette isle, & opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, & les pigeons bleus appelés ici, pigeons Hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris & verdâtre & leur

leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue & se balancent en l'air ; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens & des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà & là dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure & d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de-là, elle se précipite de différens étages de rocher, & forme à sa chute une nappe d'eau unie, comme le crystal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses ; &, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, & assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement

ment des eaux entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure & une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette isle, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de-là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, & qui en est assez voisîn pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur, & de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, diner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul, & moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mit en terre les noyaux ou les pepins. “ Il en viendra, disoit-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau.” Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit un fe-

melle, c'est-a-dire, qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais comme il croît vite, trois ans après il avoit vingt pieds de hauteur, & son tronc étoit entomé, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits murs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie, & en même-temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieillissent avec nous d'une décadence insensible ; mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris & aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, & d'y voir leurs enfans, qu'il avoit

avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc & lui adressoit des paroles pleines d'amour & de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt & de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune & pauvre fille !

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de recontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie ; & j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge & à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous

N a

jugiez



jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme, & il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions & de mes réponses.

Il me dit :

“ Je suis bien chagrin. Mademoiselle  
 “ de la Tour est partie depuis trois ans &  
 “ demi; & depuis un an & demi, elle ne  
 “ nous a pas donné de ses nouvelles. Elle  
 “ est riche; je suis pauvre: elle m’a oublié.  
 “ J’ai envie de m’embarquer; j’irai en  
 “ France; j’y servirai le roi; j’y ferai for-  
 “ tune, & la grande tante de mademoiselle  
 “ de la Tour me donnera sa petite nièce en  
 “ mariage, quand je serai devenu un grand  
 “ seigneur.

LE VIEILLARD.

“ Oh, mon ami! ne m’avez vous pas dit  
 “ que vous n’aviez pas de naissance?

PAUL.

“ Ma mère me l’a dit, car pour moi, je  
 “ ne sais ce que c’est que la naissance. Je  
 “ ne me suis jamais aperçu que j’en eusse

“ moins

“ moins qu’un autre ni que les autres en  
“ eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

“ Le défaut de naissance vous ferme en  
“ France le chemin aux grands emplois. Il  
“ y a plus, vous ne pouvez même être admis  
“ dans aucun corps distingué.

PAUL.

“ Vous m’avez dit plusieurs fois qu’une  
“ des causes de la grandeur de la France,  
“ étoit que le moindre sujet pouvoit y par-  
“ venir à tout, & vous m’avez cité beaucoup  
“ d’hommes célèbres qui, sortis de petits  
“ états; avoient fait honneur à leur patrie.  
“ Vous vouliez donc tromper mon courage ?

LE VIEILLARD.

“ Mon fils, jamais je ne l’abattraï. Je  
“ vous ai dit la vérité sur les temps passés ;  
“ mais les choses sont bien changées à pré-  
“ sent : tout est devenu vénal en France ;  
“ tout y est aujourd’hui le patrimoine d’un  
“ petit nombre de familles, ou le partage  
“ des corps. Le roi est un soleil que les  
“ grands & les corps environnent comme de  
“ nuages ; il est presque impossible qu’un

“ de ses rayons tombe sur vous. Autrefois,  
 “ dans une administration moins compli-  
 “ quée, on a vu ces phénomènes. Alors  
 “ les talens & le mérite se sont développés  
 “ de toutes parts, comme des terres nouvel-  
 “ les qui, venant à être défrichées, produi-  
 “ sent avec tout leur suc. Mais les grands  
 “ rois, qui savent connoître les hommes &  
 “ les choisir, sont rares. Le vulgaire des  
 “ rois ne se laisse aller qu’aux impulsions  
 “ des grands & des corps qui les environ-  
 “ nent.

PAUL.

“ Mais je trouverai peut-être un de ces  
 “ grands qui me protégera.

LE VIEILLARD.

“ Pour être protégé des grands, il faut  
 “ servir leur ambition ou leurs plaisirs.  
 “ Vous n’y réussirez jamais, car vous êtes  
 “ sans naissance, & vous avez de la probité.

PAUL.

“ Mais je ferai des actions si courageuses;  
 “ je serai si fidèle à ma parole, si exact  
 “ dans mes devoirs, si zélé & si constant

dans

“ dans mon amitié, que je mériterai d’être  
 “ adopté par quelqu’un d’eux, comme j’ai  
 “ vu que cela se pratiquoit dans les histoires  
 “ anciennes que vous m’avez fait lire. ”

LE VIBILLARD.

“ Oh mon ami ! chez les Grecs & chez  
 “ les Romains, même dans leur décadence,  
 “ les grands avoient du respect pour la vertu ;  
 “ mais nous avons une foule d’hommes célè-  
 “ bres en tout genre, sortis des classes du  
 “ peuple, & je n’en sache pas un seul qui  
 “ ait été adopté par une grande maison. La  
 “ vertu, sans nos rois, seroit condamnée en  
 “ France à être éternellement plébéienne.  
 “ Comme je vous l’ai dit, ils la mettent quel-  
 “ quefois en honneur lorsqu’ils l’apperçoivent  
 “ mais aujourd’hui, les distinctions qui lui  
 “ étoient réservées ne s’accordent plus que  
 “ pour de l’argent. ”

PAUL.

“ Au défaut d’un grand, je chercherai à  
 “ plaire à un corps. J’épouserai entièrement  
 “ son esprit & ses opinions ; je m’en ferai  
 “ aimer. ”

LE

LE VIEILLARD.

“ Vous ferez donc comme les autres  
“ hommes; vous renoncerez à votre con-  
“ science pour parvenir à la fortune ?

PAUL.

“ Oh non ! Je ne chercherai jamais que  
“ la vérité.

LE VIEILLARD.

“ Au-lieu de vous faire aimer, vous  
“ pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs,  
“ les corps s'intéressent fort peu à la décou-  
“ verte de la vérité. Toute opinion est in-  
“ différente aux ambitieux, pourvu qu'ils  
“ gouvernent.

PAUL.

“ Que je suis infortuné ! tout me re-  
“ pousse. Je suis condamné à passer ma  
“ vie dans un travail obscur, loin de Virgi-  
“ nie ! Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

“ Que Dieu soit votre unique patron, &  
“ le genre humain votre corps. Soyez con-  
“ stamment attaché à l'un & à l'autre. Les  
“ familles, les corps, les peuples, les rois  
ont

“ ont leurs préjugés & leurs passions ; il faut  
 “ souvent les servir par des vices. Dieu &  
 “ le genre humain ne nous demandent que  
 “ des vertus.

“ Mais pourquoi voulez-vous être dis-  
 “ tingué du reste des hommes ? C’est un  
 “ sentiment qui n’est pas naturel, puisque si  
 “ chacun l’avoit, chacun seroit en état de  
 “ guerre avec son voisin. Contentez-vous  
 “ de remplir votre devoir dans l’état où la  
 “ Providence vous a mis ; bénissez-votre  
 “ sort, qui vous permet d’avoir une con-  
 “ science à vous, & qui ne vous oblige pas,  
 “ comme les grands, de mettre votre bon-  
 “ heur dans l’opinion des petits, & comme  
 “ les petits, de ramper sous les grands pour  
 “ avoir de quoi vivre. Vous êtes dans un  
 “ pays & dans une condition où, pour sub-  
 “ sister, vous n’avez besoin ni de tromper,  
 “ ni de flatter, ni de vous avilir, comme  
 “ font la plupart de ceux qui cherchent la  
 “ fortune en Europe ; où votre état ne vous  
 “ interdit aucune vertu ; où vous pouvez  
 “ être impunément bon, vrai, sincère, in-  
 struit,

“ struit, patient, tempérant, chaste, indul-  
 “ gent, pieux, sans qu’aucun ridicule vi-  
 “ enne flétrir votre sagesse, qui n’est encore  
 “ qu’en fleur. Le ciel vous a donné de la  
 “ liberté, de la santé, une bonne conscience  
 “ & des amis : les rois dont vous ambition-  
 “ nez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

“ Ah ! il me manque Virginie ! Sans  
 “ elle, je n’ai rien ; avec elle, j’aurois tout.  
 “ Elle seule est ma naissance, ma gloire &  
 “ ma fortune. Mais puisqu’enfin sa parente  
 “ veut lui donner pour mari un homme d’un  
 “ grand nom, avec de l’étude & des livres  
 “ on devient savant & célèbre ; je m’en vais  
 “ étudier. J’acquerrai de la science. Je  
 “ servirai utilement ma patrie, par mes lu-  
 “ mières, sans nuire à personne, & sans en  
 “ dépendre ; je deviendrai fameux, & ma  
 “ gloire n’appartiendra qu’à moi.

LE VIEILLARD.

“ Mon fils ! les talens sont encore plus  
 “ rares que la naissance & que les richesses ;  
 “ & sans doute, ils sont de plus grand biens.  
 “ puisque

“ puisque rien ne peut les ôter, & que par-  
 “ tout ils nous concilient l'estime publique.  
 “ Mais ils coûtent cher. On ne les acquiert  
 “ que par des privations en tout genre, par  
 “ une sensibilité exquise qui nous rend mal-  
 “ heureux au dedans & au-dehors, par les per-  
 “ sécutions de nos contemporains. L'hom-  
 “ me de robe n'envie point, en France, la  
 “ gloire du militaire, ni le militaire celle de  
 “ l'homme de mer; mais tout le monde y  
 “ traversera votre chemin, parce que tout le  
 “ monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous  
 “ servirez les hommes, dites-vous? Mais  
 “ celui qui fait produire à un terrain une  
 “ gerbe de bled de plus, leur rend un plus  
 “ grand service que celui qui leur donne un  
 “ livre.

PAUL.

“ Oh! celle qui a planté ce papayer, a  
 “ fait aux habitants de ces forêts un présent  
 “ plus utile & plus doux, que si elle leur  
 “ avoit donné une bibliothèque.” Et en  
 même-temps, il saisit cet arbre dans ses  
 bras, & le baisa avec transport.

Le



LE VIEILLARD.

“ Le meilleur des livres, qui ne prêche  
 “ que l'égalité, l'amitié, l'humanité & la  
 “ concorde, l'Évangile a servi pendant des  
 “ siècles de prétexte aux fureurs des Euro-  
 “ péens. Combien de tyrannies publiques  
 “ & particulières s'exercent encore en son  
 “ nom sur la terre ! Après cela, qui se flat-  
 “ tera d'être utile aux hommes par un livre ?  
 “ Rappelez-vous quel a été le sort de la  
 “ plupart des philosophes qui leur ont prêché  
 “ la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de  
 “ vers si beaux, demandoit l'aumône pen-  
 “ dant sa vie. Socrate, qui en donna aux  
 “ Athéniens de si aimables leçons, par ses  
 “ discours & par ses mœurs, fut empoisonné  
 “ juridiquement par eux. Son sublime dis-  
 “ ciple Platon, fut livré à l'esclave par l'ordre  
 “ du prince même qui le protégeoit ; &  
 “ avant eux, Pythagore, qui étendoit l'hu-  
 “ manité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif  
 “ par les Crotoniates. Que dis-je ? La plu-  
 “ part même de ces noms illustres sont venus  
 “ à nous défigurés par quelques traits de sa-  
 “ tyre

" l'hyre qui les caractérisent, l'ingratitude  
 " humaine se plaisant à les reconnaître là ;  
 " & si dans la foule, la gloire de quelques-  
 " uns est venue nette & pure jusqu'à nous,  
 " c'est que ceux qui les ont portés ont vécu  
 " loin de la société de leurs contemporains ;  
 " semblables à ces statues qu'on tire entières  
 " des champs de la Grèce & de l'Italie, &  
 " qui pour avoir été ensevelies dans le sein  
 " de la terre, ont échappé à la fureur des  
 " barbares.

" Vous voyez donc que pour acquérir la  
 " gloire orageuse des lettres, il faut bien de  
 " la vertu, & être prêt à sacrifier sa propre  
 " vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette  
 " gloire intéresse en France les gens de ri-  
 " ches ? Ils se soucient bien des gens de let-  
 " tres, auxquels la science ne rapporte ni  
 " dignité dans la patrie, ni gouvernement,  
 " ni entrée à la cour. On persécute per-  
 " dans ce siècle indifférent à tout, hors à la  
 " fortune & aux voluptés ; mais les lumières  
 " & la vertu n'y mènent à rien de distingué,  
 " parce que tout est dans l'état le prix de  
 " l'argent

“ l'argent. Autrefois, elles trouvoient des  
 “ récompenses assurées dans les différentes  
 “ places de l'église, de la magistrature & de  
 “ l'administration : aujourd'hui, elles ne  
 “ servent qu'à faire des livres. Mais ce  
 “ fruit, peu prisé des gens du monde, est  
 “ toujours digne de son origine céleste. C'est  
 “ à ces mêmes livres qu'il est réservé parti-  
 “ culièrement de donner de l'éclat à la vertu  
 “ obscure, de consoler les malheureux, d'é-  
 “ clairer les nations & de dire la vérité même  
 “ aux rois. C'est, sans contredit, la fonc-  
 “ tion la plus auguste dont le ciel puisse  
 “ honorer un mortel sur la terre. Quel est  
 “ l'homme qui ne se console de l'injustice  
 “ ou du mépris de ceux qui disposent de la  
 “ fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage  
 “ ira de siècle en siècle & de nations en na-  
 “ tions, servir de barrière à l'erreur & aux  
 “ tyrans ; & que, du sein de l'obscurité où  
 “ il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera  
 “ celle de la plupart des rois, dont les monu-  
 “ mens périclitent dans l'oubli, malgré les  
 “ flatteurs qui les élèvent & qui les vantent ?

PAUL.

PAUL.

“ Ah ! je ne voudrois cette gloire que  
 “ pour la répandre sur Virginie, et la rendre  
 “ chère à l’univers. Mais vous qui avez  
 “ tant de connoissances, dites-moi si nous  
 “ nous marierons ? Je voudrois être savant,  
 “ au moins pour connoître l’avenir.

LE VIEILLARD.

“ Qui voudroit vivre, mon fils, s’il con-  
 “ noissoit l’avenir ? Un seul malheur prévu  
 “ nous donne tant de vaines inquiétudes : la  
 “ vue d’un malheur certain empoisonneroit  
 “ tous les jours qui le précéderaient. Il ne  
 “ faut pas même trop approfondir ce qui  
 “ nous environne ; & le ciel qui nous donna  
 “ la réflexion pour prévoir nos besoins, nous  
 “ à donné les besoins pour mettre des bornes  
 “ à notre réflexion.

PAUL.

“ Avec de l’argent, dites-vous, on ac-  
 “ quiert en Europe des dignités & des hon-  
 “ neurs. J’irai m’enrichir au Bengale pour  
 “ aller épouser Virginie à Paris. Je vais  
 “ m’embarquer.

LE VIEILLARD.

“ Quoi ! vous quitteriez sa mère & la  
 “ votre ?

PAUL.

“ Vous m’avez vous-même donné le con-  
 “ seil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

“ Virginie étoit alors ici. Mais vous  
 “ êtes maintenant l’unique soutien de votre  
 “ mère & de la sienne.

PAUL.

“ Virginie leur fera du bien par sa riche  
 “ parente.

LE VIEILLARD.

“ Les riches n’en font guère qu’à ceux  
 “ qui leur font honneur dans le monde.  
 “ Ils ont des parens bien plus à plaindre que  
 “ madame de la Tour, qui, faute d’être se-  
 “ courus, par eux, sacrifient leur liberté  
 “ pour avoir du pain, & passent leur vie  
 “ renfermés dans des couvens.

PAUL.

“ Quel pays que l’Europe ! Oh ! il faut  
 “ que Virginie revienne ici. Qu’a-t-elle  
 “ besoin

“ besoin d’avoir une parente riche? Elle  
 “ étoit si contente sous ces cabanes, si jolie  
 “ & si bien parée avec un mouchoir rouge  
 “ ou des fleurs autour de sa tête, Reviens  
 “ Virginie! Quitte tes hôtels & tes gran-  
 “ deurs. Reviens dans ces rochers, à l’om-  
 “ bre de ces bois & de nos cocotiers. Hé-  
 “ las! tu es peut-être maintenant malheu-  
 “ reuse. . . . Et il se mettoit à pleurer. Mon  
 “ père, ne me cachez rien: si vous ne  
 “ pouvez me dire si j’épouserai Virginie, au  
 “ moins, apprenez-moi si elle m’aime en-  
 “ core au-milieu de ces grands seigneurs  
 “ qui parlent au roi, & qui la vont voir?

LE VIEILLARD.

“ Oui, mon ami, je suis sûr qu’elle vous  
 “ aime, par plusieurs raisons; mais sur-tout,  
 “ parce qu’elle a de la vertu.” A ces mots,  
 il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

“ Mais, croyez-vous les femmes d’Eu-  
 “ rope fausses comme on les représente dans  
 “ les comédies, & dans les livres que vous  
 “ m’avez prêtés?

LE VIEILLARD.

“ Les femmes sont fausses dans les pays  
 “ où les hommes sont tyrans. Par-tout la  
 “ violence produit la ruse.

PAUL.

“ Comment peut-on être tyran des femmes ?

LE VIEILLARD.

“ En les mariant sans les consulter ;  
 “ une jeune fille avec un vieillard, une fem-  
 “ me sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

“ Pourquoi ne pas marier ensemble ceux  
 “ qui se conviennent ; les jeunes avec les  
 “ jeunes, les amans avec les amantes ?

LE VIEILLARD.

“ C'est que la plupart des jeunes gens  
 “ en France n'ont pas assez de fortune pour  
 “ se marier, & qu'ils n'en acquièrent qu'en  
 “ devenant vieux. Jeunes, ils corrompent  
 “ les femmes de leurs voisins ; vieux, ils ne  
 “ peuvent fixer l'affection de leurs épouses.  
 “ Ils ont trompé étant jeunes ; on les trompe  
 “ à leur tour étant vieux. C'est une des  
 “ réactions de la justice universelle qui gou-  
 “ verne

“ verne le monde. Un excès y balance  
 “ toujours un autre excès. Ainsi la plupart  
 “ des Européens passent leur vie dans ce  
 “ double désordre, & ce désordre augmente  
 “ dans une société, à mesure que les ri-  
 “ chesses s’y accumulent sur un moindre  
 “ nombre de têtes. L’état est semblable à  
 “ un jardin, où les petits arbres ne peuvent  
 “ venir s’il y en a de trop grands qui les om-  
 “ bragent ; mais il y a cette différence, que  
 “ la beauté d’un jardin peut résulter d’un  
 “ petit nombre de grands arbres, & que la  
 “ prospérité d’un état dépend toujours de la  
 “ multitude & de l’égalité des sujets, & non  
 “ pas d’un petit nombre de riches.

PAUL.

“ Mais, qu’est-il besoin d’être riche pour  
 “ se marier ?

LE VIEILLARD.

“ Afin de passer ses jours dans l’abon-  
 “ dance, sans rien faire.

PAUL.

“ Et pourquoi ne pas travailler ? Je tra-  
 “ vaille bien moi,

LE



LE VIEILLARD.

“ C'est qu'en Europe le travail des mains  
“ déshonore. On l'appelle travail méchani-  
“ que. Celui même de labourer la terre y  
“ est le plus méprisé de tous. Un artisan y  
“ est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

“ Quoi ! l'art qui nourrit les hommes  
“ est méprisé en Europe ! Je ne vous com-  
“ prends pas.

LE VIEILLARD.

“ Oh ! il n'est pas possible à un homme  
“ élevé dans la nature, de comprendre les  
“ dépravations de la société. On se fait  
“ une idée précise de l'ordre, mais non pas  
“ du désordre. La beauté, la vertu, le bon-  
“ heur, ont des proportions ; la laideur, le  
“ vice & le malheur, n'en ont point.

PAUL.

“ Les gens riches sont donc bien heu-  
“ reux ! Ils ne trouvent d'obstacles à rien ;  
“ ils peuvent combler de plaisirs les objets  
“ qu'ils aiment.

Le

## LE VIEILLARD.

“ Ils sont la plupart usés sur tous les  
 “ plaisirs, par cela même qu’ils ne leur coûtent  
 “ aucune peine. N’avez-vous pas  
 “ éprouvé que le plaisir du repos s’achète  
 “ par la fatigue; celui de manger, par la  
 “ faim; celui de boire, par la soif? Hé  
 “ bien, celui d’aimer & d’être aimé, ne  
 “ s’acquiert que par une multitude de priva-  
 “ tions & de sacrifices. Les richesses ôtent  
 “ aux riches tous ces plaisirs-là, en préve-  
 “ nant leurs besoins. Joignez à l’ennui  
 “ qui suit leur satiété, l’orgueil qui naît de  
 “ leur opulence, & que la moindre priva-  
 “ tion blesse lors même que les plus grandes  
 “ jouissances ne les flattent plus. Le par-  
 “ fum de mille roses ne plaît qu’un instant;  
 “ mais la douleur que cause une seule de  
 “ leurs épines dure long-temps après sa pi-  
 “ quure. Un mal au milieu des plaisirs, est  
 “ pour les riches une épine au milieu des  
 “ fleurs. Pour les pauvres, au contraire,  
 “ un plaisir au milieu des maux est une fleur  
 “ au

“ au milieu des épines. en Ils goûtent vive-  
 “ ment la jouissance. Tout effet augmente  
 “ par son contraste. La nature a tout ba-  
 “ lancé. Quel état, à tout prendre, crovez-  
 “ vous préférable, de n’avoir presque rien à  
 “ espérer & tout à craindre, ou presque  
 “ rien à craindre & tout à espérer ? Le pre-  
 “ mier état est celui des riches, & le second  
 “ celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont  
 “ également difficiles à supporter aux hom-  
 “ mes, dont le bonheur consiste dans la mé-  
 “ diocrité & la vertu.

PAUL.

“ Qu’entendez-vous par la vertu ?

LE VIEILLARD.

“ Mon fils ! vous qui soutenez vos pa-  
 “ rens par vos travaux, vous n’avez pas be-  
 “ soin qu’on vous la définisse. La vertu est  
 “ un effort fait sur nous-mêmes pour le bien  
 “ d’autrui, dans l’intention de plaire à Dieu  
 “ seul.

PAUL.

“ Oh que Virginie est vertueuse ! C’est  
 “ par



“ par vertu qu’elle à voulu être riche, afin  
 “ d’être bienfaisante. C’est par vertu qu’elle  
 “ est partie de cette isle : la vertu l’y ramé-  
 “ nera.” L’idée de son retour prochain al-  
 lumant l’imagination de ce jeune homme,  
 toutes ses inquiétudes s’évanouissoient. Vir-  
 ginie n’avoit point écrit, parce qu’elle alloit  
 arriver. Il falloit si peu de temps pour venir  
 d’Europe avec un bon vent. Il faisoit l’énu-  
 mération des vaisseaux qui avoient fait ce  
 trajet de quatre mille cinq cents lieues en  
 moins de trois mois. Le vaisseau où elle  
 s’étoit embarquée n’en mettroit pas plus de  
 deux. Les constructeurs étoient aujourd’hui  
 si savans, & les marins si habiles. Il parloit  
 des arrangemens qu’il alloit faire pour la re-  
 cevoir ; du nouveau logement qu’il alloit  
 bâtir ; des plaisirs & des surprises qu’il lui  
 ménageroit chaque jour, quand elle seroit sa  
 femme. Sa femme ! . . . Cette idée le ravis-  
 soit. Au moins, mon pere, me disoit-il,  
 vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir.  
 Virginie étant riche, nous aurons beaucoup  
 de noirs qui travailleront pour vous. Vous  
 serez

serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser & de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps, les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrêmités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : “ Virginie ne  
 “ m'écrit point. Si elle étoit partie d'Eu-  
 “ rope, elle m'auroit mandé son départ.  
 “ Ah ! les bruits qui ont couru d'elle ne  
 “ sont que trop fondés. Sa tante l'a mariée  
 “ à un grand seigneur. L'amour des ri-  
 “ chesses l'a perdue comme tant d'autres.  
 “ Dans ces livres qui peignent si bien les  
 “ femmes, la vertu n'est qu'un sujet de ro-  
 “ man. Si Virginie avoit eu de la vertu,  
 “ elle n'auroit pas quitté sa propre mère &  
 “ moi. Pendant que je passe ma vie à pen-  
 “ ser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, &  
 “ elle se divertit. Ah ! cette pensée me  
 “ désespère.” Tout travail me déplaît ;  
 société

société m'ennuie. Plût-à-Dieu que la guerre fût déclarée dans l'Inde ! J'irois y mourir.

“ Mon fils ! lui répondis-je, le courage  
 “ qui nous jette dans la mort, n'est que le  
 “ courage d'un instant. Il est souvent ex-  
 “ cité par les vains applaudissemens des  
 “ hommes. Il en est un plus rare & plus  
 “ nécessaire, qui nous fait supporter chaque  
 “ jour, sans témoin & sans éloge, les traver-  
 “ ses de la vie : c'est la patience. Elle  
 “ s'appuie, non sur l'opinion d'autrui ou  
 “ sur l'impulsion de nos passions, mais sur  
 “ la volonté de Dieu. La patience est le  
 “ courage de la vertu.

“ Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de  
 “ vertu ! Tout m'accable & me désespere.  
 “ La vertu, repris-je, toujours égale, con-  
 “ stante, invariable, n'est pas le partage de  
 “ l'homme. Au milieu de tant de passions  
 “ qui nous agitent, notre raison se trouble  
 “ & s'obscurcit ; mais il est des phares où  
 “ nous pouvons en rallumer le flambeau : ce  
 “ sont les lettres,

“ Les lettres, mon fils, sont un secours  
 P “ du

“ du ciel. Ce sont des rayons de cette sa-  
 “ gesse qui gouverne l’univers, que l’hom-  
 “ me, inspiré par un art céleste, a appris à  
 “ fixer sur la terre. Semblables aux rayons  
 “ du soleil, elles réjouissent, elles échauf-  
 “ fent ; c’est un feu divin. Comme le feu,  
 “ elles approprient toute la nature à notre  
 “ usage. Par elles, nous réunissons autour  
 “ de nous, les choses, les lieux, les hommes  
 “ & les temps. Ce sont elles qui nous rap-  
 “ pellent aux règles de la vie humaine.  
 “ Elles calment les passions ; elles répri-  
 “ ment les vices ; elles excitent les vertus  
 “ par les exemples augustes des gens de bien  
 “ qu’elle célèbrent, & dont elle nous pré-  
 “ sentent les images toujours honorées. Ce  
 “ sont des filles du ciel qui descendent sur  
 “ la terre pour charmer les maux du genre  
 “ humain. Les grands écrivains qu’elles  
 “ inspirent ont toujours paru dans les temps  
 “ les plus difficiles à supporter à toute so-  
 “ ciété, les temps de barbarie & ceux de  
 “ dépravation. Mon fils, les lettres ont  
 “ consolé une infinité d’hommes plus mal-  
 “ heureux

“ heureux que vous; Xénophon, exilé de  
 “ sa patrie apres y avoir ramené dix mille  
 “ Grecs; Scipion l’Africain, lassé des ca-  
 “ lomnies des Romains; Lucullus de leur  
 “ brigues; Catinat de l’ingratitude de la  
 “ cour. Les Grecs, si ingenieux, avoient  
 “ réparti à chacune des Muses qui président  
 “ aux lettres, une partie de notre entende-  
 “ ment pour le gouverner: nous devons  
 “ donc leur donner nos passions à régir,  
 “ afin qu’elles leur imposent un joug & un  
 “ frein. Elles doivent remplir, par rapport  
 “ aux puissances de notre ame, les mêmes  
 “ fonctions que les heures qui atteloient &  
 “ conduisoient les chevaux du soleil.

“ Lisez donc, mon fils. Les sages qui  
 “ ont écrit avant nous, sont des voyageurs  
 “ qui nous ont précédés dans les sentiers de  
 “ l’infortune, qui nous tendent la main &  
 “ nous invitent à nous joindre à leur com-  
 “ pagnie, lorsque tout nous abandonne. Un  
 “ bon livre est un bon ami.

“ Ah! s’écrioit Paul, je n’avois pas bé-  
 “ soin de savoir lire quand Virginie étoit ici.



“ Elle n’avoit pas plus étudié que moi ;  
 “ mais quand elle me regardoit en m’ap-  
 “ pellant son ami, il m’étoit impossible d’a-  
 “ voir du chagrin.

“ Sans doute, lui disois-je, il n’y a point  
 “ d’ami aussi agréable qu’une maîtresse qui  
 “ nous aime. Il y a de plus, dans la fem-  
 “ me une gaieté légère qui dissipe la tris-  
 “ tesse de l’homme. Ses graces font éva-  
 “ nour les noirs phantômes de la réflexion.  
 “ Sur son visage, sont les doux attraits &  
 “ la confiance. Quelle joie n’est rendue  
 “ plus vive par sa joie ? Quelle front ne se  
 “ déride pas à son sourire ? Quelle colère  
 “ résiste à ses larmes ? Virginie reviendra  
 “ avec plus de philosophie que vous. Elle  
 “ sera bien surprise de ne pas retrouver le  
 “ jardin tout-à-fait rétabli, elle qui ne songe  
 “ qu’à l’embellir malgré les persécutions de  
 “ sa parente, loin de sa mère & de vous.

L’idée du retour prochain de Virginie  
 renouvelloit le courage de Paul, & le rame-  
 noit à ses occupations champêtres. Heu-  
 reux

reux au milieu de ses peines de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion !

Un matin, au point du jour, c'étoit le 24 Décembre, 1752, Paul, en se levant aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le Saint Gérard, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin ; qu'il étoit à quatre lieues au large, & qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt,

tôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein & courut à l'habitation. Du plus loin qu'il apperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler ; & aussitôt, tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grande-tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, & enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'isle de France que dans la saison des ouragans ; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère & aux habitudes du premier âge ; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans ; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir & d'embrasser sa chère famille, & qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit opposé

opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, & d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille transportée de joie, s'écria ; " Virginie est arrivée !" Maîtres & serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de la Tour dit à Paul : " Mon fils, allez prévenir notre " voisin de l'arrivée de Virginie." Aussitôt, Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, & Paul & lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe & de me coucher, lorsque j'apperçus à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appelloit. Je me lève ; & à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui & tout-essoufflé, me saute au cou en me disant " Allons, allons, Virginie est arrivée. Al-  
" lons au port, le vaisseau y mouillera au  
" point du jour."

Sur le champ, nous nous mettons en  
route.

route, Comme nous traversions les bois de la montagne Longue, & que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Lorsque il nous eut atteints, je lui demandai où il venoit en si grande hâte. Il me répondit : “ Je viens  
 “ du quartier de l'isle appelé la Poudre  
 “ d'or : on m'envoie au port, avertir le gou-  
 “ verneur qu'un vaisseau de France est  
 “ mouillé sous l'isle d'Ambre. Il tire du  
 “ canon pour demander du secours ; car la  
 “ mer est bien mauvaise.” Cet homme ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter d'avantage.

Je dis alors à Paul ; “ Allons vers le  
 “ quartier de la Poudre d'or, au-devant de  
 “ Virginie ; il n'y a que trois lieues d'ici.”  
 Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'isle. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée. On voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distin-  
 guoit

guoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'isle, & venoient de la mer avec une grande vitesse, quoi qu'on ne sentit pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoit des coups de canon répétés, par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendimes plus tirer du tout; & ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, & sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable. Ils en couvroient les rochers & les grèves d'écumes  
d'un

d'un blanc éblouissant & d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguames, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de-là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour dequel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fîmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'isle par les courans ; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue ; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeller du secours ; mais que la mer étoit si mauvaise, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui : que bientôt après, il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés, & que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre & la petite isle d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin-de-mire, près duquel passent  
les

les vaisseaux qui arrivent au Port Louis ; que si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, & nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'isle d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit sondé ; que la tenue & le mouillage en étoient très bons, & que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. " J'y mettrois toute ma fortune, ajouta-t-il, & j'y dormirois aussi tranquillement qu'à terre." Un troisième habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'isle d'Ambre, en sorte que si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul & moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour ;



jour; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large, qu'un nuage sombre qu'on nous dit être l'isle d'Ambré, située à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, & quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'isle, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours ; c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonaye, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, & d'un grand nombre d'habitans & de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, & leur ordonna de faire feu de leurs armes tous-à-la-fois. A peine leur décharge fût faite, que nous appçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussi-tôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, & courûmes tous du côté où  
 nous

« nous avons vu son signal. Nous aperçûmes alors à travers le brouillard, le corps & les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendimes le fiflet du maître qui commandoit la manœuvre, & les cris des matelots qui crièrent trois fois : VIVE LE ROI : car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies ; comme si, dans les dangers, ils appelloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Gérard aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonaye fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, & envoya chez tous les habitans du voisinage, chercher des vivres, des planches, des cables, & des tonneaux vuides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions & d'agrés, qui venoient des habita-

Q

tions

tions de la Poudrè d'or, du quartier de Flacque & de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur, & lui dit: " Monsieur, on  
 " a entendu toute la nuit des bruits sourds  
 " dans la montagne. Dans les bois, les feu-  
 " illes des arbres remuent sans qu'il fasse de  
 " vent. Les oiseaux de marine se refugient à  
 " terre ; certainement tous ces signes annon-  
 " cent un ouragan. Eh bien, mes amis, ré-  
 " pondit le gouverneur, nous y sommes pré-  
 " parés, & sûrement le vaisseau l'est aussi."

Et effet, tous présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, & cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des pailençus, des frégates, des coupeurs d'eau, & d'une multitude d'oiseaux de marine qui, malgré l'obscurité de l'athmosphère, venoient de tous les points de l'horison chercher des retraites dans l'isle.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvan-  
 tables,

tables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : " Voila " l'ouragan !" & dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'isle d'Ambre & son canal. Le Saint-Gérand parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues & ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, & un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'isle d'Ambre & la terre, en deçà de la ceinture de rescifs, qui entoure l'isle de France, & qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, & à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entière, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air ; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent & la mer le

Q<sub>2</sub> jettoient

jettoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses cables, d'échouer sur le rivage dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de rescifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte, s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, & y jettoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque & affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, & tout le canal compris entre cette isle & l'isle d'Ambre, n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, & le vent qui en balayoit la surface, les portoit par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs & innombrables qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit qu'une neige sortoit de la mer. L'ho-  
rison

raison offroit tous les signes d'une longue tempête : la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevoit aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre & blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer & des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent ; & comme il n'étoit plus retenu que par une seule ansière, il fut jetté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élançer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. “ Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ? Que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure ! ” Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir sa perte, Domingue & moi, nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul

alors s'avança vers le Saint-Gérand, tantôt nageant, tantôt marchant sur les rescifs. Quelquefois, il avoit l'espoir de l'aborder ; car la mer, dans ces mouvemens irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied : mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carène, & rejettoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, & à demi-noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit, & retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables & des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Gérand, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre.

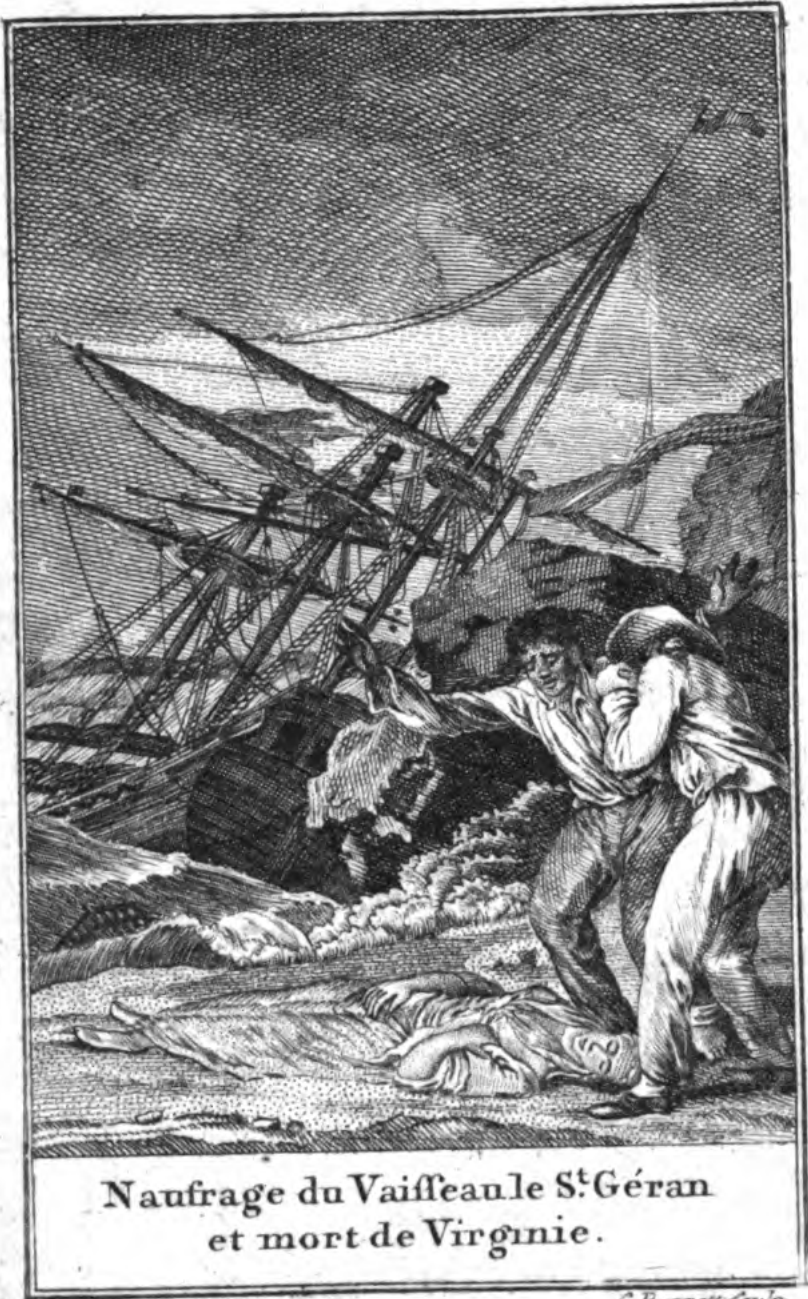
joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur & de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble & assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un eternal adieu. Tous les matelots s'étoient jettés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nud & nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect ; nous le vîmes se jeter à ses genoux, & s'efforcer même de lui ôter ses habits : mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussi-tôt ces cris redoublés des spectateurs : " Sauvez-la, sauvez-la ; ne la quittez pas." Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'isle d'Ambre & la côte, & s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçoit de ses flancs noirs & de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; & Virginie, voyant la mort inévitable,

posa



posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, & levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jetta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : " O mon Dieu ! vous m'avez sauvé  
 " la vie ; mais je l'aurois donnée de bon  
 " cœur pour cette digne demoiselle qui n'a  
 " jamais voulu se déshabiller comme moi." Domingue & moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche & par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; & nous cherchames de notre côté le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eumes le chagrin  
 de



Naufrage du Vaisseau le S<sup>t</sup> G<sup>er</sup>an  
et mort de Virginie.

J. Vernet del. 1768

G. Barrett sculp

de  
ter  
la  
lie  
fa  
co  
p-  
for  
un  
rif  
m  
m  
so  
tr  
m  
l:  
o  
r  
c  
s

de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignames de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles & si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie & son amie à ce désastreux événement. Quand nous fumes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jettoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes ; & un des premiers objets que j'apperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié  
couverte

couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés ; mais la sérénité étoit encore sur son front ; seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, & l'autre, qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée & roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette dernière marque de la constance & de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se fraploit la poitrine & perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portames le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs. où nous le donnames à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste office, nous montames en tremblant à l'habitation.

tation. Nous y trouvâmes madame de la Tour & Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'aperçut, elle s'écria : " Où est ma fille ? ma chère fille ? mon enfant ? " Ne pouvant douter de son malheur à mon silence & à mes larmes, elle fut saisie tout-à-coup d'étouffemens & d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs & des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : " Où est mon fils ? Je ne vois point mon fils ; " & elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; & l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, & que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens, que pour s'occuper de son amie qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; & par leurs longues périodes, je jugeai qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes & mornes

mornes vers le ciel. En vain son amie & moi, nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appellions par les noms les plus tendres, elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, & il ne sortoit de sa poitrine oppressée, que de sourds gémissemens.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mère & madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une & l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent, & leurs larmes qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état

l'état convulsif de leur douleur, & leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonaye m'envoya avertir secrètement, que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, & que de là, on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussi-tôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'isle eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, & tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi. Ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, & on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'isle, vêtues de blanc & tenant des



palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'isle avoit de plus distingué dans ses habitans & dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fût arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si longtemps le bonheur, & que la mort remplissoit maintenant de désespoir ; toute la pompe funèbre fût dérangée ; les hymnes & les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs & des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets & des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une Sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi constantes ; les pauvres, une

une amie aussi tendre ; les esclaves, une maîtresse aussi bonne,

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar & des Caffres de Mosambique, déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, & suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays. Des Indiennes du Bengale & de la côte Malabare, apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps ; tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, & tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, & en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, & qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied

d'un touffe de bambous, où en venant à la messe avec sa mère & Marguerite, elle aimoit à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelloit alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonaye monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à madame de la Tour & à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre sa tante dénaturée; & s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. " Je desirois, lui dit-il, votre bonheur & celui de votre famille : Dieu m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en France ; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la mienne ;" & en même-temps, il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne, & détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable

ble. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, & il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent : “ Mon  
 “ fils, tant que je vous verrai, je croirai voir  
 “ ma chère Virginie.” A ce nom de Virginie, il tressailloit & s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mère qui le rappelloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, & s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui & de ces dames, nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit sans le contrarier en rien; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le pre-

mier usage qu'il en fit, fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, & je dis à Domingue de prendre des vivres & de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie & ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplousses; & quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée: là, il s'agenouilla, & levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême, faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles, Domingue & moi nous nous mimes à genoux à son exemple, & nous priames avec lui. Ensuite, il se leva, & prit sa route vers le nord de l'isle, sans faire beaucoup d'attention à nous, Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie,

mais

mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit: "Nous y avons été si souvent!"

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite, nous dormimes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, & il fit quelques mouvemens comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, & je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la poudre d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Gérard. A la vue de l'isle d'Ambre & de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria: "Virginie!  
" Ô ma

“ ô ma chère Virginie ! ” & aussi-tôt il tomba en défaillance. Domingue & moi nous le portames dans l'intérieur de la forêt, où nous le fimes revenir avec bien de la peine, Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer ; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur & la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la rivière Noire, il revit ensuite les bords de la rivière des Trois Mamelles où elle s'assit ne pouvant plus marcher, & la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappelloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien aimée ; la rivière de la montagne Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour-à-tour couler

ses larmes ; & les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : “ Virginie ! ô ma  
 “ chère Virginie ! ”

Dans cette vie sauvage & vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit & sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, & que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelloient le souvenir de sa perte, & de le transférer dans quelque endroit de l'isle où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, ou il n'avoit jamais été. L'agriculture & le commerce répandoient alors dans cette isle beaucoup de mouvement & de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équarissoient des bois, & d'autres qui les scioient en planches ; des voitures alloient & venoient le long de ses chemins : de grands troupeaux de bœufs  
 & de



& de chevaux y païssoient dans de vastes pâturages, & la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà & là des moissons de bled dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, & des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'isle, & entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes même qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams qu'un long promontoire en ligne droite & perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines que je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action,

tion, marchant avec lui au soleil & à la pluie, de jour & de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, & de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions, & du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit & le jour, le calme des solitudes & le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos elle se trouve vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : " Où irons-nous maintenant ? " Il se tournoit vers le nord & me disoit ; " Voilà nos montagnes ; retournons-y."

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, & qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible  
raison.

raison. Je lui répondis donc : “ Oui,  
 “ voilà les montagnes où demeurait votre  
 “ chère Virginie, & voilà le portrait que  
 “ vous lui aviez donné, & qu’en mourant  
 “ elle portait sur son cœur, dont les derniers  
 “ mouvemens ont encore été pour vous.”

Je présentai alors à Paul le petit portrait qu’il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il faisait avidement ce portrait de ses foibles mains, & le porta sur sa bouche. Alors, sa poitrine s’oppressa, & dans ses yeux à demi sanglans, ses larmes s’arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : “ Mon fils, écoutez-moi qui  
 “ suis votre ami, qui ai été celui de Virgi-  
 “ nie, & qui, au milieu de vos espérances,  
 “ ai souvent tâché de fortifier votre raison  
 “ contre les accidens imprévus de la vie.  
 “ Que déplorez-vous avec tant d’amertume ?  
 “ Est-ce votre malheur ? est-ce celui de  
 “ Virginie ?

“ Votre malheur ? Oui, sans doute il est  
 “ grand. Vous avez perdu la plus aimable  
 “ des

“ des filles, qui auroit été la plus digne des  
 “ femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts  
 “ aux vôtres, & vous avoit préféré à la for-  
 “ tune comme la seule récompense digne de  
 “ sa vertu. Mais que savez-vous si l’objet  
 “ de qui vous deviez attendre un bonheur si  
 “ pur, n’eût pas été pour vous la source  
 “ d’une infinité de peines ? Elle étoit sans  
 “ bien & déshéritée. Vous n’aviez défor-  
 “ mais à partager avec elle que votre seul  
 “ travail. Revenue plus délicate par son  
 “ éducation, & plus courageuse par son  
 “ malheur même, vous l’aurez vue chaque  
 “ jour succomber, en s’efforçant de partager  
 “ vos faigues. Quand elle vous auroit  
 “ donné des enfans, ses peines & les vôtres  
 “ auroient augmenté par la difficulté de sou-  
 “ tenir seule avec vous de vieux parens & une  
 “ famille naissante.”

“ Vous me direz : Le gouverneur nous  
 “ auroit aidés. Que savez-vous si dans une  
 “ colonie qui change si souvent d’administra-  
 “ teurs, vous aurez souvent des la Bourdo-  
 “ naye ? s’ il ne viendra pas ici des chefs

“ sans mœurs & sans morale; si, pour ob-  
 “ tenir quelque misérable secours, votre  
 “ épouse n’eût pas été obligée de leur faire  
 “ sa cour? Ou elle eût été foible & vous  
 “ eussiez été à plaindre; ou elle eût été sage  
 “ & vous fussiez resté pauvre; heureux si à  
 “ cause de sa beauté & de sa vertu, vous  
 “ n’eussiez pas été persecuté par ceux mêmes  
 “ de qui vous espérez de la protection!”

“ Il me fût resté, me direz-vous, le bon-  
 “ heur indépendant de la fortune, de proté-  
 “ ger l’objet aimé qui s’attache à nous, à  
 “ proportion de sa foiblesse même; de le  
 “ consoler par mes propres inquiétudes; de  
 “ le réjouir de ma tristesse, & d’accroître  
 “ notre amour de nos peines mutuelles.  
 “ Sans doute la vertu & l’amour jouissent  
 “ de ces plaisirs amers. Mais elle n’est  
 “ plus, & il vous reste ce qu’après vous elle  
 “ a le plus aimé, sa mère & la vôtre, que  
 “ votre douleur inconsolable conduira au  
 “ tombeau. Mettez votre bonheur à les ai-  
 “ der, comme elle l’y avoit mis elle-même.  
 “ Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de  
 “ la

“ la vertu ; il n’y en a point de plus grand  
 “ sur la terre. Les projets de plaisirs, de  
 “ repos, de délices, d’abondance, de gloire,  
 “ ne sont point faits pour l’homme foible,  
 “ voyageur & passager. Voyez comme un  
 “ pas vers la fortune nous a précipités tous  
 “ d’abyme en abyme. Vous vous y êtes op-  
 “ posé, il est vrai ; mais qui n’eût pas cru  
 “ que le voyage de Virginie devoit se ter-  
 “ miner par son bonheur & par le vôtre ?  
 “ Les invitations d’une parente riche &  
 “ âgée ; les conseils d’un sage gouverneur ;  
 “ les applaudissemens d’une colonie ; les  
 “ exhortations & l’autorité d’un prêtre, ont  
 “ décidé du malheur de Virginie. Ainsi  
 “ nous courons à notre perte, trompés par  
 “ la prudence même de ceux qui nous gou-  
 “ vernent. Il eût mieux valu sans doute  
 “ ne pas les croire, ni se fier à la voix & aux  
 “ espérances d’un monde trompeur. Mais  
 “ enfin, de tant d’hommes que nous voyons  
 “ si occupés dans ces plaines, de tant d’au-  
 “ tres qui vont chercher la fortune aux Indes,  
 “ ou qui, sans sortir de chez-eux, jouissent

“ en repos en Europe des travaux de ceux-  
 “ ci, il n’y en a aucun qui ne soit destiné à  
 “ perdre un jour ce qu’ il chérit le plus ; gran-  
 “ deurs, fortune, femme, enfans, amis. La  
 “ plupart auront à joindre à leur perte le  
 “ souvenir de leur propre imprudence. Pour  
 “ vous, en rentrant en vous-même, vous,  
 “ n’avez rien à vous reprocher Vous avez  
 “ été fidele à votre foi. Vous avez eu, à la  
 “ fleur de la jeunesse, la prudence d’un sage  
 “ en ne vous écartant pas du sentiment de  
 “ la nature. Vos vues seules étoient légi-  
 “ times, parce qu’elles étoient pures, sim-  
 “ ples, désintéressées, & que vous aviez sur  
 “ Virginie des droits sacrés, qu’aucune for-  
 “ tune ne pouvoit balancer. Vous l’avez  
 “ perdue, & ce n’est ni votre imprudence,  
 “ ni votre avarice, ni votre fausse sagesse  
 “ qui vous l’ont fait perdre, mais Dieu  
 “ même, qui a employé les passions d’autrui  
 “ pour vous ôter l’objet de votre amour ;  
 “ Dieu, de qui vous tenez tout ; qui voit  
 “ tout ce qui vous convient, & dont la sa-  
 “ gesse ne vous laisse aucun lieu au repentir  
 “ & au

“ & au désespoir qui marchent à la suite des  
 “ maux dont nous avons été la cause.

“ Voilà ce que vous pouvez vous dire  
 “ dans votre infortune. Je ne l’ai pas mé-  
 “ rité. Est-ce donc le malheur de Virginie,  
 “ sa fin, son état présent, que vous déplo-  
 “ rez ? Elle a subi le sort réservé à la nais-  
 “ sance, à la beauté & aux empires mêmes.  
 “ La vie de l’homme, avec tous ses pro-  
 “ jets, s’élève comme une petite tour  
 “ dont la mort est le couronnement. En  
 “ naissant, elle étoit condamnée à mourir.  
 “ Heureuse d’avoir dénoué les liens de la  
 “ vie avant sa mère, avant la vôtre, avant  
 “ vous ; c’est-à-dire, de n’être pas morte  
 “ plusieurs fois avant en mourant la dernière !

“ La mort, mon fils, est un bien pour  
 “ tous les hommes, Elle est la nuit de ce  
 “ jour inquiet, qu’on appelle la vie. C’est  
 “ dans le sommeil de la mort que reposent  
 “ pour jamais les maladies, les douleurs, les  
 “ chagrins, les craintes qui agitent sans cesse  
 “ les malheureux vivans, Examinez les  
 “ hommes qui paroissent le plus heureux ;



“ vous verrez qu’ils ont acheté leur préten-  
 “ du bonheur bien cherement ; la considé-  
 “ ration publique par des maux domestiques ;  
 “ la fortune, par la perte de la santé ; le  
 “ plaisir si rare d’être aimé, par des sacri-  
 “ fices continuels : & souvent à la fin d’une  
 “ vie sacrifiée aux intérêts d’autrui, ils ne  
 “ voient autour d’eux que des amis faux &  
 “ des parens ingrats. Mais Virginie à été  
 “ heureuse jusqu’au dernier moment. Elle  
 “ l’a été avec nous par les biens de la nature  
 “ loin de nous par ceux de la vertu : & même  
 “ dans le moment terrible où nous l’avons vu  
 “ périr, elle étoit encore heureuse ; car soit  
 “ qu’elle jettât les yeux sur une colonie en-  
 “ tière, à qui elle causoit une désolation uni-  
 “ verselle, ou sur vous qui couriez avec tant  
 “ d’intrépidité à son secours, elle a vu com-  
 “ bien elle nous étoit chère à tous. Elle s’est  
 “ fortifiée contre l’àvenir, par le souvenir de  
 “ l’innocence de sa vie, & elle a reçu alors  
 “ le prix que le ciel réserve à la vertu, un  
 “ courage supérieur au danger. Elle a pré-  
 “ senté à la mort un visage serein.

“ Mon

“ Mon fils, Dieu donne à la vertu tous  
“ les événemens de la vie à supporter, pour  
“ faire voir qu’elle seule peut en faire usage  
“ & y trouver du bonheur & de la gloire.  
“ Quand il lui réserve une réputation illustre  
“ il l’élève sur un grand théâtre & la met  
“ aux prises avec la mort : alors son courage  
“ sert d’exemple, & le souvenir de ses mal-  
“ heurs reçoit à jamais un tribut de larmes  
“ de la postérité. Voilà le monument im-  
“ mortel qui lui est réservé sur une terre où  
“ tout passe, & où la mémoire même de la  
“ plupart des rois est bientôt ensévelie dans  
“ un éternel oubli.

“ Mais Virginie existe encore. Mon fils,  
“ voyez que tout change sur la terre, & que  
“ rien ne s’y perd. Aucun art humain ne  
“ pourroit anéantir la plus petite particule  
“ de matière ; & ce qui fut raisonnable,  
“ sensible, aimant, vertueux, religieux, au-  
“ roit péri, lorsque les élémens dont il étoit  
“ revêtu sont indestructibles ! Ah ! si Vir-  
“ ginie a été heureuse avec nous, elle l’est  
“ maintenant bien davantage. Il y a un  
“ Dieu

“ Dieu, mon fils : toute la nature l’annonce ;  
 “ je n’ai pas besoin de vous le prouver. Il  
 “ n’y a que la méchanceté des hommes qui  
 “ leur fasse nier une justice qu’ils craignent.  
 “ Son sentiment est dans votre cœur, ainsi  
 “ que ses ouvrages sont sous vos yeux.  
 “ Croyez-vous donc qu’il laisse Virginie  
 “ sans récompense ? Croyez-vous que cette  
 “ même puissance qui avoit revêtu cette  
 “ ame si noble d’une forme si belle où vous  
 “ sentiez un art divin, n’auroit pu la tirer  
 “ des flots ? que celui qui a arrangé le bon-  
 “ heur actuel des hommes par des loix que  
 “ vous ne connoissez pas, ne puisse en pré-  
 “ parer un autre à Virginie par des loix qui  
 “ vous sont également inconnues ? Quand  
 “ nous étions dans le néant, si nous eussions  
 “ été capables de penser, aurions-nous pu  
 “ nous former une idée de notre existence ?  
 “ Et maintenant que nous sommes dans  
 “ cette existence ténébreuse & fugitive, pou-  
 “ vons-nous prévoir ce qu’il y a au-delà de  
 “ la mort par où nous en devons sortir ?  
 “ Dieu a-t-il besoin, comme l’homme, du  
 “ petit

“ petit globe de notre terre, pour servir de  
 “ théâtre à son intelligence & à sa bonté, &  
 “ n'a-t-il pu propager la vie humaine que  
 “ dans les champs de la mort? Il n'y a pas  
 “ dans l'Océan une seule goutte d'eau qui  
 “ ne soit pleine d'êtres vivans, qui ressor-  
 “ tissent à nous; & il n'existeroit rien pour  
 “ nous parmi tant d'astres qui roulent sur  
 “ nos têtes! Quoi! il n'y auroit d'intelli-  
 “ gence suprême & de bonté divine précisé-  
 “ ment que là où nous sommes; & dans ces  
 “ globes rayonnans & innombrables, dans  
 “ ces champs infinis de lumière qui les envi-  
 “ ronnent, que ni les orages, ni les nuits  
 “ n'obscurcissent jamais, il n'y auroit qu'un  
 “ espace vain & un néant éternel! Si, nous,  
 “ qui ne nous sommes rien donné, osions,  
 “ assigner des bornes à la puissance de la-  
 “ quelle nous avons tout reçu, nous pourrions  
 “ croire que nous sommes ici sur les limites  
 “ de son empire, où la vie se débat avec la  
 “ mort, & l'innocence avec la tyrannie.

“ Sans doute, il est quelque part un lieu  
 “ où la vertu reçoit sa récompense. Virgi-  
 “ nie

“ nie maintenant est heureuse. Ah ! si d’  
 “ séjour des anges elle pouvoit se communi-  
 “ quer à vous, elle vous diroit comme dans  
 “ ses adieux : O Paul ! la vie n’est qu’une  
 “ épreuve. J’ai été toujours fidèle aux loix  
 “ de la nature, de l’amour & de la vertu.  
 “ J’ai traversé les mers pour obéir à mes pa-  
 “ rens ; j’ai renoncé aux richesses pour con-  
 “ server ma foi ; & j’ai mieux aimé perdre  
 “ la vie que de violer la pudeur. Le ciel à  
 “ trouvé ma carrière suffisamment remplie.  
 “ J’ai échappé pour toujours à la pauvreté,  
 “ à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle  
 “ des douleurs d’autrui. Aucun des maux  
 “ qui effraient les hommes ne peut plus dé-  
 “ sormais m’atteindre ; & vous me plaignez !  
 “ Je suis pure & inaltérable comme une par-  
 “ ticule de lumière ; & vous me rappelez  
 “ dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon  
 “ ami ! souviens-toi de ces jours de bon-  
 “ heur où dès le matin nous goûtions la vo-  
 “ lupté des cieux, se levant avec le soleil  
 “ sur les pitons de ces rochers, & se répan-  
 “ dant avec ses rayons au sein de nos forêts.  
 “ Nous

“ Nous éprouvions un ravissement dont nous  
 “ ne pouvions comprendre la cause. Dans  
 “ nos souhaits innocens, nous desirions être  
 “ tout vue pour jouir des riches couleurs  
 “ de l’aurore ; tout odorat, pour sentir les  
 “ parfums de nos plantes ; tout ouïe, pour  
 “ entendre les concerts de nos oiseaux ; tout  
 “ cœur, pour reconnoître ces bienfaits. Main-  
 “ tenant à la source [de la beauté d’où dé-  
 “ coule tout ce qui est agréable sur la terre,  
 “ mon ame voit, goûte, entend, touche im-  
 “ médiatement ce qu’elle ne pouvoit sentir  
 “ alors que par de foibles organes. Ah !  
 “ qu’elle langue pourroit décrire ces rivages  
 “ d’un orient éternel que j’habite pour tou-  
 “ jours ? Tout ce qu’une puissance infinie &  
 “ une bonté céleste ont pu créer pour conso-  
 “ ler un être malheureux ; tout ce que l’a-  
 “ mitié d’une infinité d’êtres, réjouit de la  
 “ même félicité, peut mettre d’harmonie  
 “ dans des transports communs ; nous l’é-  
 “ prouvons sans mélange. Soutiens donc  
 “ l’épreuve qui t’est donnée, afin d’accroître  
 “ le bonheur de ta Virginie par des amours  
 “ qui

“ qui n’auront plus de terme, par un hymen  
 “ dont les flambeaux ne pourront plus s’é-  
 “ teindre. Là, j’appaiserai tes regrets; là,  
 “ j’essuierai tes larmes. O mon ami! mon  
 “ jeune époux! élève ton ame vers l’infini,  
 “ pour supporter des peine d’un moment.”

Ma propre émotion mit fin à mon dis-  
 cours. Pour Paul, me regardant fixement, il  
 s’écria; “ Elle n’est plus! elle n’est  
 “ plus!” Et une longue foiblesse succéda  
 à ces douloureuses paroles. Ensuite, re-  
 venant à lui, il dit: “ Puisque la mort  
 “ est un bien, & que Virginie est heureuse,  
 “ je veux aussi mourir pour me rejoindre à  
 “ Virginie.” Ainsi mes motifs de consola-  
 tion ne servirent qu’à nourrir son déses-  
 poir. J’étois comme un homme qui veut  
 sauver son ami coulant à fond au milieu  
 d’un fleuve sans vouloir nager. La dou-  
 leur l’avoit submergé. Hélas! les malheurs  
 du premier âge préparent l’homme à entrer  
 dans la vie & Paul n’en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J’y trou-  
 vai sa mère & Madame de la Tour dans un  
 état

état de languer qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : “ O mon bon voisin ! il  
 “ m’a semblé cette nuit voir Virginie vêtue  
 “ de blanc, au milieu de bocages & de jar-  
 “ dins délicieux. Elle m’a dit : Je jouis  
 “ d’un bonheur digne d’envie. Ensuite,  
 “ elle s’est approchée de Paul d’un air riant,  
 “ & la enlevé avec elle. Comme je m’effor-  
 “ çois de retenir mon fils, j’ai senti que je  
 “ quittois moi-même la terre, & que je le  
 “ suivois avec un plaisir inexprimable.  
 “ Alors j’ai voulu dire adieu à mon amie :  
 “ mais je l’ai vue qui nous suivoit avec  
 “ Marie & Domingue. Mais ce que je  
 “ trouve encore de plus étrange, c’est que  
 “ Madame de la Tour a fait, cette même  
 “ nuit, un songe accompagné des mêmes  
 “ circonstances.”

Je lui répondis : “ Mon amie, je crois  
 “ que rien n’arrive dans le monde sans la



“ permission de Dieu. Les songes annon-  
 “ cent quelquefois la vérité.”

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable, qu'elle avoit eu cette même nuit : je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, & je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vint à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres, Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons & Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'ancien & le nouveau testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience, & j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous, Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens, des choses qui

qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde, par des moyens secrets & cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, & vient apporter de la joie & de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul ? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie, remplie de tant de projets passagers & vains, est-elle autre chose qu'un songe ?

Quoiqu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour, " dans  
 " l'espérance, lui dit-elle, d'une douce &  
 " éternelle réunion. La mort est le plus  
 " grand des biens, ajouta-t-elle ; on doit la  
 " désirer. Si la vie est une punition, on  
 " doit en souhaiter la fin : si c'est une épreuve  
 " on doit la demander courte "

Le gouvernement prit soin de Domingue & de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, & qui ne survécurent pas long-temps à leur maîtresse. Pour le pauvre Fidèle, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenaï chez-moi madame de la Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul & Marguerite jusqu'au  
 dernier

dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner & d'appaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie & la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, & la perte de sa mère qui s'en étoit suivie, Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables

dont Paris est rempli : “ Que n’envoie-t-on, s’écrioit-elle, ces fainéans périr dans nos colonies.” Elle ajoutoit que les idées d’humanité, de vertu, de religion adoptées par tous les peuples, n’étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis se jettant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s’abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d’abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeoient, les suppliant d’appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune, comme si des biens qu’elle avoit refusés aux malheureux, pouvoient plaire au Père des hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l’appellant à grands cris. Elle se jettoit aux pieds de ses directeurs, & elle imaginoit contre elle-même des tortures & des supplices ; car le ciel, le juste ciel envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi

Ainsi elle passa plusieurs années tour-à-tour athée & superstitieuse, ayant également en horreur la mort & la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleur partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle, & mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte ; & comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les desiroient. Elle mourut donc, & ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée & méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul ; & autour d'eux

d'eux leurs tendres mères & leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscription à leurs vertus: mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse; à consoler la pauvreté mécontente de son sort; à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail & la crainte des richesses.

La voix du peuple qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils un lieu appelé le PASSE DU SAINT-GERAND, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de  
cette

cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint Gérard ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle le CAP MALHEUREUX; & voici devant nous, au bout de ce vallon, la BAYE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, & rendre les derniers devoirs à sa pudeur, sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis ! mères infortunées ! chère famille ! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever les humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux se sont enfuis, & on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut  
de



de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes, & les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

*F I N.*

qui  
e un  
qui  
qui

es  
b.

920744

